

Françoise Lalande-Keil, une écrivaine de passions et de combats

André Bénit
Universidad Autónoma de Madrid

Seuls ceux qui ont connu une passion sont vivants.
Les autres sont d'aimables dormeurs...
(*Daniel ou Israël* 1984, 101)

Il nous reste sur la conscience tous les moments
qui ne furent pas vécus avec amour
(*Alma Mahler* 1989, 52)

Dans son dernier roman paru à ce jour, *Pourquoi cette puissance* (2015)¹, où un certain Monsieur Roger relate d'une manière aussi passionnée que personnelle (et ce qu'il ignore, il n'hésite pas à l'inventer!) les vies de son ami le poète Germain Nouveau (1851-1920) récemment disparu, Françoise Lalande fait déclarer l'opinion suivante à celui qui se présente comme « son conteur désigné » (PCP 117) :

je suis persuadé que les êtres se divisent en deux catégories, la première, celle des enfances heureuses, la seconde, celle des enfances douloureuses, cela donne des êtres différents dans la vie, les premiers seront mieux armés, plus confiants en eux-mêmes, ayant connu l'amour d'une mère, ils seront aimés des femmes, les autres seront plus fragiles, à la poursuite d'une impossible compensation, mais certains d'entre eux trouveront leur force dans l'expression d'un art (PCP 106).

Cette conviction qui, à n'en pas douter, lui vient de son histoire familiale et irrigue son œuvre d'un bout à l'autre, constitue assurément l'un des axes fondamentaux de l'itinéraire personnel de l'écrivaine belge. Afin d'en découvrir les méandres tantôt douloureux tantôt bienfaisants, nous nous proposons de retracer le cheminement vital de cette femme de passions et de combats, d'abord, à travers un itinéraire bio-bibliographique, ensuite, à partir des expériences et des épreuves vécues et endurées par quelques-unes des figures autofictionnelles qui habitent ses romans : Louise Keil (*Le gardien d'abalones*, 1983), Agnès (*Cœur de feutre*, 1984), Léna Keil (*Daniel ou Israël*, 1987) et Lila Keil (*Sentiments inavouables*, 2006; *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes*, 2012)².

1. Itinéraire bio-bibliographique

¹ Désormais PCP.

² Désormais : *Le gardien d'abalones* (GA), *Cœur de feutre* (CF), *Daniel ou Israël* (DI), *Sentiments inavouables* (SI) et *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes* (NSH).



D'origines française et berlinoise respectivement par ses ascendants paternels et maternels³, Françoise Lalande-Keil est née en octobre 1941, rue des Alliés, à Libramont dans les Ardennes belges, une région à laquelle elle témoigne une affection profonde. Enfant unique, elle y séjourna longuement durant les périodes de vacances; aussi, dans la mémoire de son enfance, ainsi qu'elle le confie dans *Une Belge méchante*, il y a « les promenades dans la forêt d'Ardenne, l'odeur des sapins, l'eau froide des ruisseaux » (Lalande 2007, 95)⁴ –, ce qui, reconnaît-elle, peut expliquer ce « caractère de sanglier » qu'elle ne craint pas de revendiquer.

« L'adolescence est le moment où se décide un destin », écrit-elle dans « Sarabande » où elle évoque ses treize ans – « *Treize ans! Une ado!*, elle déteste tout le monde, à commencer par ses parents [...] il n'est pas simple d'être une adolescente, le monde entier lui est insupportable » – et l'épisode de sa petite enfance qui lui permit de découvrir « une vérité troublante, oui, elle a compris que sa mère ne la regardait jamais, jamais! » (Lalande 2012a, 24-25) :

elle pense que c'est à ce moment-là [...] qu'elle s'est dépouillée de tous sentiments, et que depuis, elle s'est épuisée dans la recherche de l'amour, car si l'amour manque au départ de sa vie, il manquera toujours, *c'est cela qui m'est arrivé*, elle cherche à comprendre alors d'où vient, malgré tout, oui, malgré elle, cette ferveur forte et délicieuse qui court en elle, comme si la vie, heureuse, voulait la réveiller d'un faux cauchemar (Lalande 2012a, 26).

En pleine crise d'adolescence « contre tout, j'en voulais à mes parents [...] à Bruxelles [...] à dieu... » (Lambert 306), elle exige en effet de quitter le Lycée royal d'Ixelles – une commune de Bruxelles – où elle est élève et d'être mise en pension au Lycée royal d'Arlon, une ville située dans le Luxembourg belge, au fin fond du pays, l'endroit le plus éloigné qui soit de la capitale où réside sa famille. Loin d'un certain Claude qui continue cependant de la harceler, elle y passera trois années de pur bonheur. Comme elle le signale dans *Une Belge méchante*, « pour la première fois de ma vie, je fus enfin moi-même, libérée des pesanteurs familiales, préjugés et immobilisme », « j'[y] ai découvert un sentiment que j'ignorais encore, l'amour, pour ma sœur jumelle en audaces », Lilian Génatzy, une élève étrangère (« sans doute d'origine hongroise ») avec laquelle elle partage un énorme besoin de liberté. Après quelques années de silence, celle-ci lui adressera d'ailleurs « une lettre *La vie est un roman!* » fort chaleureuse : « enfin une vie où l'amour triomphait »; c'est

³ Son père, André Lalande, et sa mère, Marie-Louise Keil, sont nés dans le Luxembourg belge, respectivement en 1912 et 1914. Dans « L'homme qui aimait », premier récit du recueil éponyme, Lalande évoque la figure et les derniers jours de celui qu'elle désigne comme « le mari de ma mère » : « Je suis hantée par son image à lui, par cet homme qui un jour l'a épousée et qui, à partir de ce jour, a vécu dans une solitude dont le souvenir me terrifie, oui, de cet homme je voudrais parler parce que l'absence dans sa vie à lui, je veux dire l'absence d'amour, c'est comme un trou dans son corps, c'est comme un trou dans mon cœur aussi » (Lalande 2002, 7).

⁴ Désormais *BM*.



alors que Lalande se souviendra qu'au pensionnat, cette amie à qui elle avait confié qu'elle écrivait ne l'appelait jamais par son nom, mais par celui d'une jeune écrivaine qui enthousiasmait alors Paris : « Sagan »; « quelle reconnaissance n'ai-je pas envers ma belle Tsigane, je me rends compte aujourd'hui qu'elle n'a jamais douté de mon destin dans l'écriture » (BM 63-65).

À la même époque, parmi « les romans qui [l] » ont emportée dès l'adolescence, pas un jour sans un livre » (Lalande 2014, 130), parmi ceux qui exercèrent un fort impact sur sa personnalité et sa façon d'appréhender la vie, Lalande pointe en particulier *Les Hauts de Hurlevent* d'Emilie Brontë, une histoire, dit-elle, « qui parlait de moi », qui fonda autant « ma fascination pour la fiction romanesque » que « mon rapport à l'amour », un roman dans lequel la romancière britannique mettait en fiction, « davantage qu'une passion exclusive », « le seul sujet possible aujourd'hui, à savoir : les affrontements forcés des personnages avec la vie » (BM 67-68).

Après des études de philologie romane à l'Université Libre de Bruxelles (promotion 1966) entreprises avec le désir d'écrire, un jour, en toute liberté (pas de mari pas d'enfant!), et au cours desquelles elle n'a qu'une idée en tête, celle de « quitter la Belgique le plus vite possible » (Lambert 306)⁵, désobéissant à son grand-père maternel qui l'avait exhortée à ne jamais

⁵ En 2014, dans « La romaniste pousse la romancière dans le dos », Lalande évoque ainsi ses années universitaires : « l'étudiante, assise sagement dans l'amphithéâtre, ne vient pas de rien, elle a déjà des manuscrits dans ses tiroirs, et une vie nourrie de blessures, pourtant elle donne l'impression d'être là, calme, attentive, prenant des notes, elle semble lisse, elle offre aux regards des autres ce qu'elle appelle son "masque social", mais derrière elle, dans son ombre, l'emprisonne tout un monde secret, fait de révoltes, de conflits avec elle-même et la planète familiale, l'adolescence a laissé des cicatrices, c'est certain!, et, lors de l'inscription à l'université, rien n'était réglé, toujours ce furieux désir de partir qui l'anime, d'aller voir ailleurs au cas où ce serait mieux qu'ici, toujours ce sentiment douloureux d'être étrangère, et de ne pas aimer cette différence (avec l'âge, je l'assumerai), la violence en elle qu'elle cache à tous, parce qu'elle sait que sa violence lui vient de la peur, oui, l'étudiante assise sagement dans l'amphithéâtre a peur sans arrêt, et elle se déteste d'avoir peur!, elle envie ceux qui sont à l'aise, car elle, elle trouve le monde universitaire effrayant, les professeurs l'impressionnent, les locaux l'intriguent, elle envie la décontraction des étudiants, où suis-je?, comment font les autres? [...] souvent, à l'université, comme les esclaves noirs chez Faulkner, "J'ai enduré." » (Lalande 2014, 130). Mais ce sont aussi des années où elle découvre « des écrivains puissants, un monde nouveau d'écritures et de thématiques qui m'émerveillent, m'intriguent, me stimulent, avidité de lecture, lire *tout* Faulkner, par exemple, lire *A la recherche du temps perdu* de la première ligne à la dernière [...], voilà qui soudain efface tout, les échecs, les impatiences, les doutes, oui, voilà qui stimule le mouvement d'écriture qu'il y a en moi, et qui, par la suite, m'amènera à Hermann Broch, Joseph Conrad... oui, Faulkner et les autres, des écrivains que la romaniste découvre, écrivains qui font passer leurs personnages de la vie banale à la vie héroïque, de ceux qui affrontent les obscurités humaines, que je voulais mettre au centre de mon écriture sans savoir comment y parvenir, alors, oui, *quelque chose s'est passé*, qui est découverte éblouie, apprentissage humble et orgueilleux, d'une écriture, la mienne, qui passe par celle des autres, *la romaniste pousse la romancière dans le dos* » (Lalande 2014, 130-131).



se rendre au Congo⁶, c'est avec un bébé sous le bras et « avec un fantasme extraordinaire d'union des peuples et de fraternité » (Lambert 306-307) que Lalande s'envole pour le Zaïre afin d'y rejoindre Ivan Wastchenko, un ingénieur épousé l'année précédente! Ils ne passeront que deux ans, de 1966 à 1968, dans ce pays que Mobutu saigne à blanc⁷, lui y travaillant pour l'Union minière, elle y enseignant le français, d'abord à l'Athénée de Kolwezi puis à Kambove, un petit village dans la province du Katanga – où son mari a été muté, semble-t-il, en représailles à une grève organisée par son épouse en faveur des enseignants haïtiens et libanais qui n'étaient pas payés et auxquels les blancs refusaient de parler, les premiers « parce qu'ils étaient noirs », les seconds « parce qu'ils étaient arabes ». Suite à la « nuit africaine » pendant laquelle, tandis que des soldats de l'Armée nationale Congolaise se livraient à d'effroyables exactions, ils virent la mort de très près, et à l'assassinat, quelques jours plus tard, d'amis belges, les Dewilde, dont les corps furent retrouvés « mutilés, avec des morsures humaines, les oreilles coupées... » (Lambert 307), le couple Wastchenko-Lalande décide de rentrer momentanément à Bruxelles.

Cette expérience aussi traumatisante que déterminante, celle d'« en avoir le souffle coupé » et de « halet[er] comme une bête qui flaire l'abattoir » (BM 32-33), Lalande la narrera à plusieurs reprises, notamment dans l'« Avant-propos » à sa pièce *Alma Mabler* (1989, 7-8)⁸ ainsi que dans *Une Belge méchante* où, écrit-elle, alors que l'avion de la Sabena décollait de Kinshasa et qu'elle-même saluait la vie en réclamant une coupe de champagne,

sans que j'en aie conscience, l'écriture travaillait mon corps, ma première rencontre avec la mort s'inscrivait dans mes os, de sorte que, quinze années plus tard, en Provence, dans une maison au calme trompeur [...], sans le vouloir, je renouais avec ma nuit à Kambove, elle m'était littéralement retombée dessus, je l'avais pourtant rangée dans mon panier aux mauvais souvenirs, où je la voulais enfouie pour toujours, oui, je me mis à écrire un texte qui portait, non dans son sujet, mais dans l'écriture même, l'empreinte essoufflée de ce passé, un chant qui parlait d'une femme, de ses amours, de la guerre, une parole qui tombait, trois ou quatre mots par lignes [...] pendant une centaine de pages, physiquement je me retrouvais dans ma maison d'Afrique, haletante comme un chien [...] une force me soutenait, puisée malgré moi dans le souvenir de ma nuit africaine (BM 33-35).

Ce texte écrit en 1982, Lalande l'intitulera *Alma Mabler*, une pièce, dit-elle, dont « l'écriture [...] est celle de l'essoufflement de la peur. Très vite, toutefois, lui succèdent l'indignation et la rage, quand on a, comme moi, un

⁶ Dans « Petit Royaume, 14 février 2003 » : « Mon grand-père, devant mon impatience à découvrir le monde, me répétait sans arrêt : “Promets-moi que tu n'iras jamais au Congo”. Après sa mort, j'y suis allée. J'aurais dû l'écouter » (Lalande 2004, 58).

⁷ Concernant le séjour « au Congo », « les émotions diverses » que Mobutu provoque en elle et son expérience comme professeur de français au Zaïre (BM 30-39).

⁸ Désormais *AM*.



féroce appétit de vivre » (AM 8)⁹. Comme le signalera Marie-France Renard, dans un tel contexte, celui de l'attente d'une « mort dépourvue de sens »,

seule la création s'avère capable de « repousser le sentiment de mort » (on pourrait ajouter « vio-lente ») et d'instaurer un sens dans le désordre du réel. Trouvant son origine dans cette exigence, chaque écrit lalandien reproduit et déploie le noyau fantasmatique de *La Nuit africaine*. [...] malgré leurs évidentes différences, ils se rattachent également à cette étude attentive des conditions de surgissement de l'écriture... comme la poursuite d'un acte obsédant tant du point de vue de l'écrivain que de ses personnages (Renard 138).

Dans *Une Belge méchante*, Lalande évoque à maintes reprises « la stupéfaction qui est à l'origine de [s] on écriture » (BM 5).

Après un court retour en Belgique et la naissance de leur fille Katia en 1968, les Wastchenko-Lalande mettent le cap sur la Colombie, où ils vivront durant trois années, certes « un pays d'une violence incroyable mais, même si je vivais dangereusement, j'étais heureuse. J'ai découvert le continent latino-américain par Bogota et je l'ai adoré » (Lambert 307). Désireuse de s'y intégrer en y fréquentant des autochtones, tout comme de fuir le ghetto européen-américain, Lalande s'y occupe des enfants des rues, abandonnés par des femmes indiennes – « parce qu'elles n'en peuvent plus » – et qui, vivant en bandes et se droguant, finissent inévitablement par devenir des brigands plus ou moins violents. À Bogota, outre qu'elle y donne des conférences à l'Université des Andes et à l'Alliance française, Lalande dirigera une galerie d'art située dans la librairie de Karl Buchholz¹⁰ mais, n'ayant guère le sens du commerce – « je n'ai pas vendu un seul tableau » (Lambert 306) –, elle sera remerciée au bout de six mois. Après des voyages à travers le continent (Guatemala, Mexique...) où elle est frappée par l'iniquité bouleversante qui caractérise les sociétés sud-américaines (Zbierska 2014, 224), c'est en Équateur, s'épanche-t-elle, où elle séjourna pendant une année qu'elle ressentit soudainement la nostalgie du Petit Royaume (les Ardennes, le gris de la mer du Nord...) et découvrit son attachement à son pays natal¹¹.

De 1976 à 1981, elle sera administratrice d'Amnesty International Belgique et, après l'édition à Paris, en 1973, d'un premier recueil de poèmes écrits en Équateur, *La Fumeterre*, sous le nom de Françoise Wastchenko¹²,

⁹ Dans cette pièce écrite comme un poème – dont Lalande reproduit un bref extrait dans *Une Belge méchante* –, « la petite fille » interroge son père : « Pourquoi mes rêves sont-ils si larges? » (AM 13; BM 34).

¹⁰ Karl Buchholz (1901-1992) a installé sa librairie à Bogota, Avenida Jiménez, dans les années 1950 (<http://www.eltiempo.com/archivo/documento/MAM-1305677>).

¹¹ Dans des « Propos recueillis par Jean-Claude Lequeux » (1986), Françoise Lalande évoque « le complexe d'Édipe et les écrivains de Belgique »!

¹² Pendant une partie de son existence, Françoise Lalande a porté un nom russe, « parce que j'avais épousé un émigré de la deuxième génération, le fils d'aristocrates qui avaient fui la Russie en 1917 » (BM 18), dont elle divorcera dix ans plus tard (en 1981, Ivan Wastchenko abandonnera sa carrière d'ingénieur pour se reconvertir à la peinture et à l'astrologie). Quant

c'est à Bruxelles, chez Jacques Antoine, qu'elle décide de publier son deuxième recueil, *L'Ambassadeur* (1976), ainsi que ses deux premiers romans, *Le gardien d'abalones*¹³ (1983) – dont la dédicace est « Pour Pierre Mertens, évidemment... » – et *Cœur de feutre* (1984). Comme elle le confiera à Stéphane Lambert en mai 1999, son premier roman dont l'intrigue se déroule en Amérique latine, Lalande l'a écrit

dans un désir de parler de la passion et fascinée par le mot « abalone ». [...] Pour moi, la passion est quelque chose de ponctuel dans une vie et qui calcine. Ça vous met au-dessus de vous-même, ça vous porte merveilleusement mais, en même temps, la passion détruit, tandis que l'amour, s'il n'est pas aussi exaltant, est plus profond et s'installe dans le temps, il lui faut du courage. *Le Gardien d'abalones* est un roman sur la passion, une métaphore. [...] Je revenais d'Amérique latine et j'éprouvais le besoin de mettre en images ces pays où je m'étais un peu brûlée à moi-même (Lambert 317).

Sa candidature, en 1976, au prix Victor Rossel dont l'un des membres du jury est Pierre Mertens¹⁴ (qui, lui, l'a obtenu en 1970 pour son roman *L'Inde ou l'Amérique*) marquera assurément un tournant dans la vie de ces deux tempéraments aussi passionnés que fougueux. La bonne décennie tumultueuse durant laquelle ils partageront leur existence et « l'impossibilité pour deux écrivains à vivre ensemble, menant avec mon compagnon des combats de gladiateurs » (BM 33), Lalande l'évoque dans *Noir*¹⁵, un roman « en forme de fragments éclatés » composé durant l'hiver 1989-1990 mais seulement paru en 2000 : « Dix ans après, pour en finir avec ce siècle, j'ai

à ses deux enfants, Thomas et Katia Wastchenko, ils appartiennent à la « troisième génération d'émigrés [russes, victimes du bolchévisme], héritiers de ceux qui gardent en eux la mémoire des voyages et des exils, mais aussi de l'aventure et de la variété des origines, le vrai trésor » (BM 80).

¹³ Après la publication de ce premier roman, Lalande reçut deux lettres d'écrivains, une de Julio Cortázar, l'autre de Geo Norge : « à l'époque, leurs lettres m'ont donné du bonheur, aujourd'hui elles me laissent stupéfaite, car, au-delà des compliments dont je craignais qu'ils fussent pure indulgence, elles révèlent que leurs auteurs me connurent mieux que moi-même, Cortázar et Norge ont souligné ce qui les avait retenus à leur lecture, mon étrangeté et ma plongée chez Cortázar, le présent et ma réalité bouleversante chez Norge, et si j'ose les citer, c'est parce que, jadis, ils m'avaient devinée telle que je suis aujourd'hui, un écrivain du présent, celle des destins bouleversants en effet, cependant, malgré leurs lettres, après ce premier roman, j'ai mis des années à ne plus avoir peur de moi, j'ai mis des années à renouer avec mon style intérieur, j'ai mis des années à être enfin celle qu'ils avaient, eux, repérée dès le départ » (BM 72).

¹⁴ À noter que Françoise Lalande est un des personnages de *Terre d'asile* de Pierre Mertens (Paris, Grasset, 1978). « Il lui suffisait [à Jaime Morales] de regarder Françoise Lalande pour comprendre qu'elle ne le jugerait pas, qu'il y avait de la joie en elle, la joie des pacifiques » (Mertens 1978, 168); en effet, Lalande mettra immédiatement l'exilé chilien en confiance, car « elle l'a interrogé sur ce qu'il fabriquait dans la vie, ça lui a fait plaisir parce qu'elle était bien la première depuis qu'il vivait dans ce pays à ne pas commencer par lui demander d'où il venait. D'ordinaire, une fois qu'il avait répondu à cette première question, on ne lui en posait plus d'autre. Sans doute le considérait-on comme un réfugié de profession » (Mertens 1978, 167).

¹⁵ Désormais N.



éprouvé le désir de le publier » (N 5)¹⁶. Dans son avertissement à l'« Ami lecteur » rédigé en décembre 1999, Lalande a beau signaler que *Noir* est « une œuvre de fiction », que « toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait due au hasard » et que « les personnages, même la voix qui dit “je”, sont des personnages de fiction. /Excepté les enfants martyrisés¹⁷ » (N 5), ce lecteur aura tôt fait d'identifier les deux protagonistes dont elle nous relate la rupture « après treize années de passion, de disputes, de bonheurs et de détestation » (N 17). De fait, le « je », « Anna », une femme de 48 ans, est sur le point d'achever un roman sur le jeune Rousseau, dont elle nous révèle le titre; quant au compositeur « Vronski », ce personnage de Tolstoï qui vécut une folle passion avec Anna Karénine, il est l'auteur d'un lied intitulé *Central Falls* et d'un livret intitulé *Secrets*¹⁸.

¹⁶ Cette passion, Pierre Mertens l'avait déjà relatée dans « un roman érotique auquel il donnera un titre annonçant la perte » (BM 33). De fait, dans *Perdre* de Mertens, Françoise Lalande incarne le personnage de Dora « la gladiatrice » que le narrateur, fort intéressé par le monde des lutteurs, catcheurs et gladiateurs, initie à « sa science toute fraîche » (Mertens 1984, 127).

¹⁷ Dans son avant-propos à l'« Ami lecteur », Lalande signale qu'après les terribles événements qui secouèrent la Belgique dans les années 90, elle avait songé à supprimer les fragments évoquant le calvaire d'enfants, filles et garçons de tous âges, enlevés, martyrisés, torturés, violés, prostitués, assassinés, abandonnés à leur terrible sort à travers le monde, dont elle parsème *Noir*; mais qu'elle a finalement décidé de les garder : « vu ce que j'écrivais déjà en 1989, je suis persuadée que les morts douloureuses de Julie [Lejeune] et Melissa [Russo], d'Ann [Marchal] et Eefje [Lambrecks] [quatre des victimes du psychopathe Marc Dutroux], de Loubna [Benaïssa] [victime du pédophile Patrick Derochette], étaient des morts annoncées » (N 5). Selon Lalande, « les sévices sexuels sont l'un des événements les plus fréquents de l'enfance. Le plus traumatisant aussi » (N 159). Dans « Moi aussi j'ai une histoire » (Lalande 2003, 5-18), un récit écrit à partir d'un autre fait divers réel et qui inaugure le recueil éponyme (2003), l'écrivaine relate les rêves de Céline, « une enfant douée pour le bonheur » (11), puis le martyr effroyable vécu par cette fillette – « pourquoi toujours les petites filles? pourquoi toujours elles? » (8) – qui « n'a pas eu le temps de terminer son histoire » (18). Par cette brève fiction, commente Lalande – qui s'engage à parler « de Céline, toujours, aujourd'hui et demain, tant que s'avancera dans l'ombre des enfants la silhouette des *maudits* » (Lalande 2003, 18) –, « je témoignais pour tous les enfants massacrés, c'est ma façon de leur rendre hommage, écrire leur douleur, puisqu'il m'est impossible de protéger les gens de la souffrance, je serai jusqu'au bout celle qui témoigne, tant que s'avancera dans l'ombre des êtres fragiles la silhouette de leurs bourreaux » (BM 98). Dans l'interview accordée à Jeanine Paque en 2012, Lalande, qui se définit comme « l'écrivain de la douleur des faibles », revient sur la « douleur ravageante » qu'elle ressentit, de même que nombre de ses compatriotes, lors de la mort de ces enfants : « Le prédateur n'était pas le même pour toutes ces petites filles, mais il y avait mort insupportable. J'étais dans un malaise profond, une nausée devant l'espèce capable d'accomplir ça. [...] Comment, moi, écrivaine dont le thème de l'enfance saccagée traverse les romans, allais-je témoigner de cela? Quand je me posais la question, une autre fillette a été assassinée. Encore! Alors, j'ai décidé de parler de cela, non pas journaliste relatant un fait divers, mais romancière témoignant de l'insupportable par la fiction » (Paque 11-12).

¹⁸ En 1990, Pierre Mertens publie un recueil de nouvelles intitulé *Les chutes centrales* (Verdier) ainsi qu'un roman, *Lettres clandestines* (Seuil), sur la vie du compositeur autrichien Alban Berg.



Concernant cette « période riche, frémissante » (N 28), Lalande signale qu'en plus de l'amour, Vronski et Anna partageaient « un élément essentiel », qui les avait réunis avant de les séparer de façon si féroce, « la créativité » :

Avant de se connaître, aucun de nous ne supportait la présence d'un tiers au moment de l'écriture ou de la composition. Ensemble, nous avons accepté sans geindre la présence de l'autre, nous nous en sommes même réjouis. /Ce fut un éblouissement réciproque de découvrir que nous pouvions travailler dans la même chambre. Cette complicité nous conférait une force ardente, inconnue jusque-là. Très vite cependant, nous allions aussi partager les côtés sombres de la création, les sales angoisses, les incertitudes glauques. On peut compatir au calvaire de l'autre, on ne peut le partager (N 40-41).

De fait, leur cohabitation sera particulièrement fructueuse du point de vue intellectuel et créatif puisque Lalande, outre qu'elle est engagée en 1983 comme professeur de littérature française et comparée à l'Institut Supérieur de Traducteurs et Interprètes (ISTI) de Bruxelles, publiera durant les années quatre-vingt, en plus des deux récits mentionnés plus haut, le roman *Daniel ou Israël* et la biographie de *Madame Rimbaud*¹⁹, tous deux en 1987. Dans cette biographie scientifico-romanesque écrite sur la base des lettres de Vitalie Cuif à son fils Arthur – celui que Verlaine appelait « l'homme-aux-semelles-de-vent » –, de ses souvenirs personnels concernant la façon de vivre et de réagir de sa grand-mère maternelle Liza Keil (identique à celle de tous les Ardennais qu'elle définit comme des « taiseux » dotés d'une force et d'une volonté exceptionnelles) ainsi que des recherches sur le mode de vie quotidienne dans les Ardennes françaises au XIX^e siècle, Lalande s'attache à réhabiliter une femme longtemps considérée comme une mégère et une idiote : « Depuis [mon livre], les personnes qui la méprisaient ont compris à quel point elle avait été importante dans l'itinéraire de Rimbaud » (Lambert 309). De cette « biographie qui a la grâce d'un roman » (Van Rossom 326), retenons, d'une part, que « c'est le bonheur qui rend les hommes doux et bons. Pas le malheur » (MR 53), d'autre part, qu'alors qu'il venait de fêter ses 16 ans, le jeune Arthur écrivit, le 2 novembre 1870, à Georges Izambard, son professeur de rhétorique quelques mois plus tôt au collège de Charleville : « Je meurs, je me décompose dans la platitude, dans la mauvaiseté, dans la grisaille. Que voulez-vous, je m'entête affreusement à adorer la liberté libre » (cité par Lalande, MR 92).

Coincidence ou pas, 1987, c'est l'année où Lalande se décide à entamer un roman – cette fois, « un vrai roman » – sur l'enfance et la jeunesse douloureuses de Rousseau, écrit notamment à partir de ce que lui-même en a conté dans ses *Confessions* ainsi que des recherches effectuées personnellement sur les protestants et le monde des horlogers et des orfèvres du XVIII^e siècle à Genève : « Le plaisir dont je parle est le plaisir de vivre, c'est la saveur d'un livre, d'une pomme, d'une amitié », non le plaisir sensuel, précise-t-elle

¹⁹ Désormais MR.



(Lambert 309). Ce roman sur Rousseau, qu'elle a élaboré à un moment où il lui fallait bien constater « [s] a défaite amoureuse » (N 11), Lalande, alias Anna, confie à plusieurs reprises qu'il fut « [s] on bouclier contre le malheur d'amour » (N 87), qu'elle s'y accrocha comme à une bouée de sauvetage, qu'elle se concentra sur lui afin d'« échapper à une souffrance », convaincue que son *Jean-Jacques et le plaisir*²⁰ la tireraient « de cet espace funèbre » dans lequel elle se trouvait alors empêtrée, qu'il l'aiderait « à saisir les premières lueurs d'une vie nouvelle » (N 131); en effet, dit-elle, « un écrivain peut traverser l'enfer sans y succomber s'il songe à son écriture » (N 76).

À Genève, marchant sur les traces du jeune Rousseau dont elle relate le « destin d'enfant négligé », Lalande doit bien constater que « les souffrances de l'enfance », celles de Rousseau et les siennes, « sont de la même famille », qu'« elles ont couleur de solitude », mais que lui, plus chanceux qu'elle²¹, posséda très tôt « le bonheur de la lecture » (N 76). De fait, suite à la trouvaille fortuite d'un livre dans l'atelier de gravure où il est apprenti, l'adolescent genevois se remémore le profond plaisir puisé dans ses lectures enfantines, des lectures grâce auxquelles, s'offrant des vies imaginaires, non seulement il avait vécu intensément (JJP 175), mais il avait appris « à se rebeller contre toute tyrannie » et à devenir « un esprit libre et républicain » (JJP 77). Dès lors, « lui qui était [...] sans désirs et sans émotions renoua avec la passion » (JJP 175), et « avec le plaisir de lire, il avait renoué avec le plaisir de vivre » (JJP 179). La découverte de sa propre histoire dans *La vie et les aventures étranges et surprenantes de Robinson Crusoe* de Daniel Defoe – « Enfin, il existait donc dans le monde un frère, un miroir pour le malheureux orphelin! » (JJP 179) – le transformera définitivement, exaltant en lui ce qu'il a de meilleur et de plus fort : « L'adolescent avait retrouvé confiance en lui-même. Il se fréquentait de nouveau avec plaisir » (JJP 181). Aussi, quoiqu'il restera tout au long de sa vie cet enfant abandonné par son père Isaac et tourmenté par « le soupçon de ne pas être aimé, alors qu'il se sait aimable » (JJP 76-77), c'est le cœur gonflé d'inquiétude et d'espoir qu'il quitte Genève au début de 1728, « à un âge où les garçons aiment s'enfuir » (JJP 189) : « L'apprenti Rousseau filait vers son destin. Il allait devenir le Docteur Jekyll et le Mister Hyde des lettres françaises. Le plus sincère des menteurs et le plus menteur des hommes sincères : un écrivain » (JJP 190).

Écrit dans les trois dernières années de la décennie quatre-vingt, *Jean-Jacques et le plaisir* ne trouvera éditeur qu'en 1993. Selon Lalande, cet échec « révèle un secret » (N 214) :

J'ai écrit ce livre en pleurant. Comment aurais-je pu le réussir? Même si je crâçais, même si je faisais semblant d'être forte, j'étais atterrée. Quasi enterrée. Alors, les

²⁰ Désormais JJP.

²¹ « [...] quant aux livres, ils furent rares, quasi pas de romans, aucune poésie, mais des grammaires et des dictionnaires, *Grenisse* et *Larousse*, les deux mamelles de mon instruction! » (BM 65-66).



plaisirs là-dedans... /Un écrivain ne peut produire une œuvre authentique en faisant violence au mouvement qui le porte. Jusqu'à présent, chacun de mes livres répondait à une nécessité, souvent à une urgence. Ici, il n'était vraiment pas urgent pour moi d'écrire sur les plaisirs, fussent-ils ceux de Rousseau. Cela explique l'échec de mon livre. En revanche, je comprends qu'il était porteur d'une autre urgence, celle de m'aider à survivre au malheur d'amour, et que c'est l'écriture en soi de *Jean-Jacques et le plaisir* qui m'a obligée de continuer à espérer. Jamais je ne haïrai tout à fait ce roman conçu pendant la période la plus haïssable de ma vie, parce qu'au moins il m'a donné de la volonté et du courage (N 215).

« Toute femme connaît de ces périodes où elle aspire à une existence calme, sereine, même si, par nature, elle préfère une vie passionnée » (*JJP* 25), écrit Lalande à propos de Suzanne Rousseau, la mère de Jean-Jacques, dont le mari s'en est allé travailler à Constantinople. Cette grande sérénité n'est-elle pas finalement l'état de quiétude ou l'« impérieuse nécessité de légèreté » (N 73) auquel Anna aspire de tout son être après ces treize années pendant lesquelles, bien qu'elle se soit sentie manipulée en permanence – « Vronski m'a menti sans arrêt et sur tout. La stupeur » (N 133) –, il fut sa passion – « Dans tous les sens du terme! » (N 213) –, une passion dont elle sort complètement épuisée, calcinée, car de toute évidence « la passion réduit en cendres. [...] en moi, tout est brûlé, non seulement le sentiment passionné que j'éprouvais pour Vronski, mais aussi toute capacité d'éprouver encore des sentiments. /Il ne reste rien d'intact en moi » (N 144). Aussi, saluant la disparition de « cette abominable passion qui [l] » oppressait depuis si longtemps – « Vronski et moi partagions trop intensément le goût pour le malheur » (N 116) –, découvrant à chaque instant « [s] a légèreté de femme libre », savourant les plaisirs que lui offre une rupture même accomplie aussi sauvagement – à savoir l'absence soudaine de contraintes, de reproches et de critiques à chacune de ses initiatives –, jouissant du puissant parfum de liberté que possède la solitude ainsi que de la possibilité que lui procure le célibat de « [s] » intéresser à autre chose qu'à [s] a douleur de vivre avec Vronski » (N 116), donc de travailler mieux et davantage (N 161-162), Anna se dit fermement résolue à ne plus jamais recommencer de relation amoureuse : « Je ne serai plus jamais amoureuse. [...] je ne céderai plus jamais à cette absurdité totale : une passion! » (N 213). « Or, écrit Lalande à la même époque, les abîmes de la passion sont faits pour qu'on y tombe » (*JJP* 30)!

Preuve que leur séparation est non seulement officielle, mais connue de tous, Anna reçoit, dit-elle, des lettres tendres, des appels téléphoniques, autant d'invitations à dîner « qui seront des invitations à aimer » (N 198-199); toutefois, n'ayant envie de rien ni de personne – « Non seulement je ne suis pas amoureuse, mais en plus je déteste tous les hommes » (N 199) –, elle refuse tout et dit *non* à tous. « Parmi tous ces signes au parfum amoureux », il en est toutefois un vers lequel elle finira par revenir progressivement : celui qui lui a envoyé une carte de l'intérieur de la synagogue Vieille-Nouvelle du quartier juif de Josefov et dont elle reconnaît aussitôt la signature, « tourmentée comme celui qui a pensé à moi au cimetière juif de Prague : Daniel »;



celui pour qui, confie-t-elle, son cœur avait frémi huit ans plus tôt, « avant de le perdre dans l'ombre de Vronski » (N 199). Une nouvelle carte du même Daniel, représentant des mains unies, un détail de *La fiancée juive* de Rembrandt, ne recevra, pour l'instant du moins, pas davantage de réponse de la part de celle qui ne veut voir personne, « même pas lui » (N 200). Un an passera avant qu'elle ne prononce enfin un *oui* à celui qui, dans une lettre dont l'humour justifie une réaction, lui demande s'il n'est pas trop vieux – il vient de fêter ses 40 ans! – pour avoir le droit de la rencontrer à nouveau. Ensemble, ils iront à la Foire du Livre 1990, là où Vronski, précise Anna, était venu la chercher treize ans auparavant (N 218). « Daniel, enfin » (N 223). C'est donc après huit ans de séparation qu'ils se retrouvent « en tremblant », autant d'années durant lesquelles ils ont, tous les deux, recueilli « des bonheurs et des blessures » et se sont évités, « ce qui représente un exploit dans la minuscule Capitale du Royaume » (N 224). Leur dernière rencontre, aussi brève que fortuite, remonte néanmoins à l'été 1987 lorsque, dans le train pour Avignon où l'une des pièces d'Anna allait être créée²², ils se sont aperçus; mais si « cette rencontre quasi-surréaliste » fut la seule en huit ans, « elle se révéla solaire », car Anna y vit un signe que sa pièce serait un succès : « J'ai toujours considéré Daniel comme un porte-bonheur » (N 225).

Quand elle accepte de le revoir au début de 1990, Anna n'a en tête, dit-elle, qu'« un projet d'amitié, non d'amour » (N 223); de fait, elle est « une femme blessée » qui ne désire rien, « une femme catastrophe », « une femme perdue » (N 225). En revanche, Daniel se montre, lui, aussi exigeant que déterminé, même s'il accepte de se soumettre au souhait d'Anna de ne se voir qu'une fois par mois, ni plus ni moins. « Simplement, marqué par le bonheur dans l'enfance et la confiance en soi », deux facteurs dont Anna affirme être totalement dépourvue, il trouvera rapidement « la parade » (N 228) : « hommage à la romancière ou piège dans lequel Lalande, toujours étourdie, tomba », ce « séducteur rusé » lui propose de transformer leur prochaine rencontre en une échappée vers l'Angleterre, de l'emmener sur les traces d'Emily Brontë dont le rêve, celui de trouver un homme qui fût capable d'aimer comme Heathcliff aima Cathy, est devenu celui de Lalande elle-même depuis sa lecture, quelque trente-cinq ans auparavant, des *Hauts de Hurlevent* (BM 67) : « Quand j'étais petite [...] j'étais amoureuse de Heathcliff dans *Les Hauts de Hurlevent*, de sa sauvagerie, de sa passion totale. Je m'étais dit que j'aimerais comme ça ou que je n'aimerais pas » (Lambert 320). Ce qu'elle pense de cette invitation? Anna doit reconnaître qu'elle en fut « éblouie », qu'elle éprouva « un élan de reconnaissance si violent » qu'elle l'aurait pris pour de l'amour si elle ne s'entêtait encore alors à nier pareil sentiment (N 228). Cependant, ce voyage jusqu'à la ferme de Haworth (West

²² *Alma Mahler* de Françoise Lalande fut représenté au Théâtre du Cheval Fou à Avignon, le 10 juillet 1987, dans le cadre du Festival Off, puis joué à Paris, en Suisse, en Angleterre, en Belgique, etc.



Yorkshire), que Lalande relate dans *Une Belge méchante* (67-68) et Anna dans *Noir* (228-231), lui permet enfin de « renouer avec la joie. Peut-être suis-je en train de faire la paix avec moi-même » (N 229), confie-t-elle. Bien entendu, en Angleterre, au pays des grandes amours romantiques, Cathy et Heathcliff s'aimeront. Par ailleurs, précise Anna, dans la conquête de sa peu aimable personne, Daniel « a posé un acte qui a brisé une résistance qui ressemblait à une opposition » : il a installé chez lui une table pour qu'elle puisse y écrire, « dans sa chambre. Face à son lit. Comment ne pas aimer un homme qui ose cela? / Là-haut, Rachel Belinfante et Liza Keil, nos deux grands-mères comploteuses se congratulent » (N 230-231). Dans son avant-propos à l'« Ami lecteur », Lalande l'avait, certes, écrit : « Si ce roman parle de la fin d'une passion, il n'est pas un roman triste ou pessimiste. Au contraire » (N 6). Le moment est donc venu pour Anna de reconnaître que Rousseau fut indéniablement « [s] on maître » :

En cette période de mon existence, ce n'était pas son enfance et sa découverte des plaisirs que je devais raconter, mais sa démarche originale que je devais suivre. Sans le pressentir, pour traverser cette saison en enfer, j'ai pris Rousseau comme guide alors que je croyais prendre Jean-Jacques comme personnage. / C'est ainsi qu'il faut lire *Noir* : confidences ou confessions. / Pas autrement (N 231-232).

En 1993, l'année de la publication de son *Jean-Jacques et le plaisir*, Lalande épouse Daniel Soil, futur délégué de la Communauté française de Belgique et de la Région Wallonne d'abord au Maroc de 2004 à 2008 – « Je vis au Maroc pour dire les Marocains, pour raconter ce qu'ils désirent arracher à leur passé douloureux » (BM 97)²³ –, puis en Tunisie de 2008 à 2015, c'est dire qu'ils y furent les témoins privilégiés du printemps tunisien (décembre 2010 — janvier 2011)²⁴.

Dans *Une Belge méchante* (95-97) ainsi que dans « Une Occidentale en Orient » (2013), Lalande raconte qu'à l'annonce de son départ pour le Maroc, certains de ses amis se réjouissent à l'idée qu'elle y trouverait une autre inspiration – « *les parfums, les couleurs...* » (Lalande 2013, 100). À ce propos, celle qui affirme ne point supporter ce mot « inspiration », pas plus d'ailleurs qu'elle ne le comprend puisqu'un écrivain se doit plutôt d'« expirer » ce qu'il a en son for intérieur!, et refuse d'être une romancière du « pittoresque » – « ce ne sont ni une mythique douceur ni les parfums ambrés d'Arabie qui

²³ « Ici, au Maroc, en ces premières années du XXI^e siècle, une nouvelle histoire commence pour moi l'Européenne qui aime Rabat, je me trouve au cœur d'une société passionnante à observer parce qu'elle cherche à naître dans la lumière, malgré les désespoirs vengeurs et les remous sanglants que nous savons » (BM 79). De fait, à la suite des attentats de Casablanca en 2003, Lalande, inquiète, s'interroge : « nous vivons au-dessus d'une faille sismique, une déchirure annoncée, une société nouvelle cherche à naître, sera-t-elle modèle ou monstrueuse? » (BM 81).

²⁴ Dans la revue *Politique* (n°69, Bruxelles, mars/avril 2011), Françoise Lalande et Daniel Soil racontent la « révolution tunisienne » déclenchée à la suite de l'immolation de Mohamed Bouazizi, respectivement dans « Dégage » et « La justesse des Sidi Bouzid ». Ces deux textes ont été publiés en édition bilingue (français/arabe) dans une plaquette de 53 pages (s.l., s.n.) intitulée *Récits de Tunisie*.



m'ont poussée à rechercher l'Orient » (Lalande 2013, 99) –, insiste, d'une part, sur le fait que le matériau premier de ses récits, « ce sont les drames, c'est la douleur des hommes, c'est la pâte humaine » (Lalande 2013, 101), d'autre part, sur « le danger que représente l'écriture, car pour moi, elle doit être une plongée, l'écrivain doit se mettre en apnée pour mieux appréhender les mystères de la nature humaine » (BM 44). Une idée qu'elle développe comme suit :

À l'origine, la plongée en soi, partir à la découverte furieuse de ce qui pousse à écrire, en soi, oui!, à la recherche des sombres paysages intimes, puisque jamais je ne serai l'écrivain des paysages « extérieurs », pittoresques, même lorsque je décris la nature, c'est sa violence qui m'intéresse, parce qu'elle répond à ma violence intime, ou à mon sentiment de mort, si vous préférez, la mort, toujours liée à l'expression artistique, ou, alors, on fait autre chose qu'écrire, on raconte, et, par ce mouvement en moi qui rejette le pittoresque, j'ai souvent déçu mes amis marocains ou tunisiens qui attendent (et qui attendront encore longtemps) que je parle de leurs pays si beaux, odeurs des épices ou du jasmin, femmes jeunes et belles, qui ondoient au rythme des percussions, hommes jeunes, virils et à la beauté inquiétante, si un jour j'écris un roman qui se passe au Maroc, il n'y aura ni dattes sucrées ni huile d'argan, je l'assure, il y aura du sang partout, et, si je dis cela aujourd'hui, c'est parce que ce roman, il est déjà écrit dans ma tête [...], donc, plongée en soi, pour dire la douleur intime, écho de la douleur du monde (Lalande 2014, 131).

Et Lalande de s'interroger dans la foulée sur cette « force étrange » qui, pour le meilleur et pour le pire, la lie désormais à l'Orient et sur ce qui a bougé en elle depuis qu'elle vit au Maghreb (Lalande 2013, 101). Certes, répond-elle avec circonspection – car il n'est guère aisé de savoir de quoi est fait un tel mariage, avec ses coups de cœur et ses moments de profonde exaspération –, un écrivain voyage toujours avec, dans ses bagages, « son histoire personnelle [...] oui, tout ce qu'il a vécu l'accompagne, l'alourdit ou le protège, l'écriture fonctionne sur la mémoire et il y a du passé dans chaque écrivain voyageur, de sorte que ce qu'il vivra dans un autre pays, dans une autre société, il le vivra à travers le prisme de ce passé, aimé ou haï », mais aussi avec la certitude que ces années passées en Orient lui ont permis d'affermir « [s] a liberté de style » :

Ces mouvements en moi, semblables à des vagues, furieuses ou heureuses, mais qui viennent en flots et ne souffrent aucune interruption, c'est mon style et je l'accueille dans la joie. Je me sens forte parce que je suis libre. Loin des modes, des recommandations éditoriales, des manœuvres de séduction, de copinage, de pouvoir. Libre! / Alors, la musicalité de ma langue a capté de nouveaux rythmes, s'est enrichie de nouveaux mots, et cela, c'est à l'Orient que je le dois, et, pour être plus précise, à la musicalité de la langue arabe (Lalande 2013, 102).

Car c'est un dur « combat avec la langue [française] » que dut livrer celle qui, aujourd'hui, exprime toute sa reconnaissance envers ceux qui lui ont offert ce cadeau essentiel pour un écrivain, « un “plus” dans mon mouvement d'écriture » (Lalande 2013, 102), mais qui, pendant longtemps, se désola de ne pas compter parmi les écrivains anglo-saxons ou russes,

parce que vraiment, pendant des années j'ai encaissé avec amertume ma langue maternelle, le français, une langue qui résiste, une langue qui ne va pas de soi, tandis que l'anglais se donne sur le champ, il fonctionne dans l'aisance, pendant que le



français renâcle, sa raideur à côté de la souplesse séductrice de l'italien! sa platitude à côté des profondeurs du russe, ah! quel matériau ingrat pour celui qui veut en tirer musicalité ou lui donner souffle et rythme (BM 21).

Cependant, les combats qu'elle entama dès le début de ses études universitaires « *contre* ou *avec* » le français – « je ne sais ce qu'il faut dire » (Lalande 2014, 132) – une langue à apprendre et à travailler comme s'il s'agissait d'une langue étrangère, Lalande admet qu'

ils ressemblèrent de moins en moins à des combats de boxe, un jour, à force de lutter contre ma langue, j'ai senti qu'un verrou sautait à la joie qui m'envahissait, j'avais vaincu quelque chose en moi et j'en étais fière, comme si je tombais soudain amoureuse d'un homme longtemps rejeté, une liberté insoupçonnée pointait au bout d'une phrase, alors, comme on déterre un trésor, j'ai levé une à une les barrières qui emprisonnaient ma plume, j'avais écrit "classique", pour dire la douleur ou la joie, à présent j'entrevois des plaisirs d'écriture nouveaux, oui, toujours dire le mal et la légèreté, mais dans un flux de mots venant de mon corps, et non plus de mon histoire française, j'avais cessé d'avoir peur, je rebondissais à partir de mes admirations littéraires, des passions qui m'avaient nourrie, mais à présent, dans cette langue maternelle que j'aimais, je puisais d'après jouissances [...], j'avançais seule, dans un domaine qui ne serait qu'à moi, avec une langue qui était moi, d'autant plus aimée qu'elle m'avait résisté pendant des années, de nombreuses fois j'avais été sur le point de la trahir, [...] je compris enfin que c'était parce qu'elle résistait que cette langue était belle, oui, elle était mon matériau précieux, j'acceptai enfin que mon écriture en langue française passât, non par la facilité, mais par la lutte armée (BM 22-23).

Cinq ans après son ouvrage sur Rousseau paraît, en 1998, *Christian Dotremont, l'inventeur de Cobra. Une biographie*, une étude qui, fruit de six années de minutieuses recherches, lui vaudra un grand succès en France et quelques déboires en Belgique²⁵. Mais pourquoi Lalande céda-t-elle donc à la demande formulée, en 1992, par le frère de l'inventeur des logogrammes? Parce que, répond-elle, Christian Dotremont (1922-1979), dont l'enfance fut particulièrement malheureuse et la vie des plus pénibles, « est dans la lignée rimbal-dienne évidemment! [...] C'est lui aussi un poète, un jeune homme, quelqu'un qui s'est brûlé à sa passion pour la langue et pour l'écriture » (Lambert 311-312).

À la suite de *L'impertinence comme poème* (un texte sur *La flûte enchantée*, avec des dessins de Michèle Grosjean, 1999), Lalande publie sa quadrilogie

²⁵ Cette biographie, dans laquelle elle s'applique à faire découvrir et aimer l'auteur d'*Ancienne Eternité* et de *La Pierre et l'Oreiller* – car, dit-elle, « c'est un artiste qui a eu un parcours extraordinaire sur le plan de la rigueur, avec la poésie toujours comme seul guide. Mais en même temps, c'est un être humain qui a des failles, ce n'est pas un petit Jésus, ce n'est pas un ange, et évidemment je le dis » (Lambert 311) –, lui vaudra en effet quelques sérieux différends avec Guy Dotremont : en 2000, chez l'éditeur Didier Devillez, celui-ci publiera *Aberration d'une biographie. De « Christian Dotremont, l'inventeur de Cobra », par Françoise Lalande* (Stock, 1998), à laquelle l'intéressée répondra en 2000 par un pamphlet : *Décortiqueur de mouches et vierges violées. Réponse aux propos diffamatoires et insultants de Guy Dotremont, Joseph Noiret, Didier Devillez : à propos... Dotremont, l'inventeur de Cobra*.



de nouvelles : *L'Homme qui aimait* (2002)²⁶, *Moi aussi j'ai une histoire* (2003)²⁷, *Ils venaient du Nord* (2004)²⁸ et *Dans les replis nocturnes de mon cœur* (2005)²⁹.

Après avoir, coup sur coup, révélé quelques *Sentiments inavouables* en 2006 et tracé son autoportrait subjectif, plein d'humour et d'autodérision, dans *Une Belge méchante* en 2007, Lalande publie en 2010 *La séduction des hommes tristes*³⁰, un roman dont la couverture nous emmène d'emblée au Mexique puisqu'elle représente le célèbre tableau d'Edouard Manet, *L'exécution de [l'empereur] Maximilien* (1869) à Queretaro le 19 juin 1867. Au centre de ce récit d'amour-haine, deux personnages éminemment lalandiens, représentants du peuple des humiliés de ce monde, « porteurs de blessures identiques en dépit de leurs histoires différentes » (139 SHT). D'une part, le *gringo*, rejeton d'« une famille que l'histoire avait tourmentée » (76 SHT); enfant mal aimé et abandonné, dont la mère, atteinte « d'une tristesse permanente et inavouée », n'aurait cessé de pleurer durant les neuf mois de grossesse, d'après le frère aîné qui ajoutait « qu'elle n'avait pas pleuré assez vu le pauvre type qu'il était! » (92 SHT) : « avoir ignoré l'amour de sa mère avait été le poison de sa vie » (117 SHT); garçonnet mortifié par ses institutrices successives qui, au vu de ses dessins puérils alors qu'il n'avait que cinq ans, lui avaient prédit « un avenir moyen », « un événement mutilant dont il n'avait parlé à personne » (11-12 SHT); adolescent se concoctant, dès l'âge de dix ans, « une vie diablement rousseauiste » (29 SHT) et bien déterminé à « se

²⁶ Dans la nouvelle « En face de la gare. Charleroi » (19-25), Lalande relate la rencontre (fictive) d'Arthur Rimbaud et de Vincent Van Gogh au *Cabaret vert*. De « l'éternel adolescent qui s'appelait Rousseau », elle rappelle, dans « Quelque chose de bleu » (59-71), que son unique avidité fut d'« aime [r] plus que quiconque la liberté » parce qu'elle lui apportait « le plaisir irremplaçable d'être soi » (67), convaincu était-il que « pour connaître le bonheur, il faut se connaître soi-même [...] il faut former le cœur, développer le jugement libre, consuetudinaire l'esprit, il parlait d'une voix aussi ferme que ses convictions, et disant cela, il repensait à sa propre enfance où les livres furent ses seuls maîtres » (68).

²⁷ Dans la nouvelle intitulée « Les oubliés » (19-32) et qui sera reprise dans le recueil de 2005 sous le titre « Une passion », Lalande parle de François, le frère aîné de Jean-Jacques, façon, dit-elle, « de parler de tous les autres, les obscurs, les oubliés » (21), car « dès le départ, le bonheur est un savon mouillé entre les mains de l'homme, une enfance heureuse vouant l'adulte à la nostalgie, une enfance douloureuse le condamnant à la recherche d'une impossible réparation » (24); de fait, interroge-t-elle une nouvelle fois, « comment vivre [...] sans amour, pire, comment vivre dans la haine des parents » (28-29)?

²⁸ Lalande y rapproche deux « prométhéens tragiques », deux « mutilés de leur société » (10) qui durent et surent « arracher leur œuvre à une destinée hostile » (20) : Vincent Van Gogh et Arthur Rimbaud, lesquels, en dépit du « sombre héritage familial » dont ils ne pouvaient se délester, choisirent l'un et l'autre de vivre pleinement, en partant « à la recherche d'une lumière différente de celle du Nord, de quoi réchauffer leur détresse, ils furent les aventuriers du soleil » (59).

²⁹ Permettons-nous d'extraire de ce dernier recueil, lequel reprend plusieurs des nouvelles publiées auparavant, quelques brefs passages fort illustratifs de l'éthique lalandienne : « la pauvreté, comme le malheur, ne rend pas bon » et « la prudence en amour est la négation de l'amour » (« Dans les replis nocturnes de mon cœur », 6 et 19); « pour garder la forme physique et mentale, cajolons l'enfant qui est en nous » (« Diogène », 66).

³⁰ Désormais SHT.



montrer plus compréhensif, au souvenir de ses propres lectures dans l'enfance qui lui avaient offert d'autres destins » (71 *SHT*); adulte, devenu « un exilé, un nomade » (76 *SHT*), « un homme errant » en quête « de ce qu'il était » (116 *SHT*), il avait parcouru la planète « à la recherche de la nouveauté, de ce qui provoquerait son étonnement, heureux ou désolé » (23 *SHT*), jusqu'à ce coin perdu du Mexique, la plage de Pochutla, face à l'océan Pacifique, où une femme avait réussi à lui redonner « un certain goût de vivre » (115 *SHT*). D'autre part, la jeune Alegría, « sa petite India bonita » (117 *SHT*), qui, de même que « les petites Indiennes vendues à des maîtres comme bonnes » et condamnées à « une enfance saccagée par les travaux, les mauvais traitements et les abus sexuels », appartient à « la foule des exploités de la terre, la masse impavide en apparence, habituée à vivre de peu et à trimer, abrutie par des siècles d'oppression, colérique par soubresauts, avant de retomber dans la morne résignation des vaincus » (45 *SHT*).

En 2011, Lalande publie un essai intitulé *Pierre Labaut. Portrait et auto-portraits*, dans lequel elle dresse le portrait de l'artiste plasticien bruxellois (1931-2013), un électron libre dans le panorama de l'histoire de l'art en Belgique, dont elle accompagne les œuvres picturales de textes poétiques.

L'année suivante, en 2012, fruit de dix ans de travail – « cinq ans pour un premier jet, cinq années pour le peaufiner. Dix ans pour découvrir un monde » (Paque 14) –, Lalande sort son *opus magnum* : *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes*, que nous évoquerons longuement ci-après.

Enfin, en 2015, dans *Pourquoi cette puissance...*, celle qui depuis une trentaine d'années s'est appliquée à relater l'itinéraire de femmes telles que Alma Mahler et Vitalie Cuif, des battantes – lesquelles, en dépit de mille malheurs, « ont eu le courage de vivre » – ainsi que de « poètes chercheurs de bonheur. Des marginaux, des rebelles », tels Rousseau, Rimbaud et Dotremont (De Decker & al. 102), convie ses lecteurs à entrer derechef dans « un monde de poètes et de marcheurs » (*PCP* 22), celui de Germain Nouveau. La curiosité enthousiaste de Lalande pour le poète varois, né et décédé à Pourrières, sans doute davantage connu pour « le mystérieux échec de son amitié avec Rimbaud » (*PCP* 59) que pour son œuvre personnelle, ne doit guère surprendre. Celui « qui avait recherché en Orient et en Occident la clé de son destin et qui ne l'avait trouvée nulle part » (*PCP* 114) ne présente-t-il pas en effet un profil fort semblable à celui des poètes et écrivains ci-dessus nommés? Quant au secret de sa création littéraire et sans nul doute de sa vie... Certes, son état de jeune orphelin qui « garda secrète la terrible nostalgie d'un amour maternel » (*PCP* 30), d'enfant solitaire se sentant étranger dans une famille mélancolique et incapable de partager « ses rêves poétiques » (*PCP* 38), d'être passionné mal à l'aise dans la carrière d'instituteur à laquelle on le vouait, tout cela pourrait expliquer la ferveur avec laquelle il s'en fut de son village natal à destination de Paris, Bruxelles, la Hollande, Beyrouth, Alger... là où serait « la vraie vie » (*PCP* 31). En réalité, ce qui poussa le jeune



provençal à se mettre en mouvement, lui qui brûlait du désir de quelque chose qu'il n'arrivait pas encore à formuler avec justesse – « une avidité d'amour qui ne pouvait passer que par des mots » (PCP 30-31) –, ce fut la découverte en lui d'« une énergie d'une nature stupéfiante [...] une énergie poétique, c'est l'expression qu'il avait employée, une énergie poétique, et qui me semblait bien trouvée, oui, Nouveau était un homme doté d'une *énergie poétique*. /La poésie est une force » (PCP 38-39). Dès lors, devenu « et pour longtemps, un nomade » (PCP 91), lancé sur « une route qui lui donnerait de l'espérance » (PCP 59), impatient de vivre « des amitiés à risque, mais stimulantes pour l'écriture » (PCP 62), Germain Nouveau, « cet être libre, en perpétuelle inadéquation avec le monde » (PCP 102), largua « très tôt, à l'instar de Rimbaud, la stérilisante vanité du monde des lettres, ils avaient tous les deux, et chacun selon son tempérament, opté pour une *liberté libre* » (PCP 79). Cet hymne à la poésie vécue comme « un outil-levier qui permet aux hommes de soulever le monde » (PCP 118), une poésie qui déchire, lacère, hurle ou réjouit le cœur, comme celle de Rimbaud, une poésie « *en avant du monde* » (PCP 43), Lalande le clôt bien à propos sur un proverbe ukrainien : « *Un homme peut quitter son pays, mais le pays qui est en lui ne le quittera jamais* » (PCP 119).

2. Le terreau de ses livres

Dans plusieurs interviews ainsi que dans *Une Belge méchante* (2007) qu'elle présente comme étant son « testament d'écrivain(e) » – il est question de ce qui constitue le « terreau de mes livres », c'est-à-dire de son rapport à son nom, à sa langue, à sa famille et au monde, car il va de soi que « la femme et l'écrivain ne font qu'une » (Paque 14) –, Françoise Lalande analyse ce qui constitue la matière première de son écriture : dès sa naissance, confie-t-elle, elle fut habitée par « une impression d'étrangeté », « une silencieuse stupéfaction », « une stupeur » (des termes récurrents dans tous ses textes), d'abord devant ses proches, ensuite devant le monde entier; de là l'impérieuse nécessité d'écrire le monde dans lequel elle vit et qu'elle observe avec un effroi certain « parce qu'il renvoie à mon monde intérieur, j'écris la souffrance des autres, parce qu'elle renvoie à mon monde intime, il y a en moi une petite fille qui pleure, donc écrire, sur le mal, non pour affaiblir les cœurs, mais au contraire pour les affermir » (De Decker & al. 101).

Le malaise ressenti face à ses deux familles, maternelle et paternelle, certes une gêne de nature différente, car, précise-t-elle, tandis que « les Keil étaient méchants, les Lalande ne l'étaient pas », mêlé au soulagement de ne pas leur ressembler, lui fit longtemps conjecturer qu'elle était en réalité « une enfant adoptée » (BM 28-29). Du côté Lalande, pas grand-chose à signaler, dit-elle : un lointain et malheureux ascendant qui, dans les dernières années du XIX^e siècle, quitta Toulouse et troqua la Grande République pour le Petit Royaume (BM 25-26). Du côté des Keil, un formidable *big-bang* survenu un peu avant la fin du XIX^e siècle et à la suite duquel les membres de la tribu se



répandirent à travers la planète entière, si bien qu'elle-même, qui se sent beaucoup plus Keil que Lalande³¹, se plaît à les repérer où qu'ils soient à travers le monde : dès son arrivée dans une ville, elle ne peut s'empêcher, « par simple curiosité » argue-t-elle, de consulter les annuaires téléphoniques en quête de « ce nom qui porte mes rêves » et de jubiler lorsque ses recherches aboutissent. Des Keil, Lalande en a ainsi retrouvé, outre en Belgique³², en France, en Israël et aux États-Unis³³, à Berlin – « la ville où leur histoire a commencé, dès lors la ville où s'enracinent mes propres histoires » (BM 27). Mais tout cela, c'est bien entendu de la fiction de sa part, sa famille maternelle étant fort différente de ce qu'elle en fait, à la fois bien mieux que ce qu'elle invente à ses dépens, mais aussi moins bien, avoue Lalande qui ajoute que l'écriture de son « mythe familial » partit d'une phrase prononcée par un ami, philosophe allemand, qui, l'ayant interrogée sur ses familles, susurra, à l'audition de son patronyme, qu'« *Avec un nom pareil, tout est possible* ». Dès lors, celle qui se définit comme « une Bruxelloise nomade, pleinement contemporaine de [s] on temps » (De Decker & al. 102), se lança dans la relation d'histoires de voyages et d'exil et la création de personnages qui, comme elle, pensent que « le bonheur n'est pas tout à fait normal » (BM 27-28) : le nom Keil, dit-elle, « je le mets dans mes romans [...] pas nécessairement pour son bonheur, pourtant quelle dette envers les Keil qui nourrissent mes fictions, presque toujours dans l'ignorance de ce que je fais d'eux » (BM 27-28).

Cette envie de parcourir le monde et d'aller voir ailleurs ce qui s'y passe, d'où lui vient-elle? Même si elle reconnaît que le dictionnaire *Larousse* qu'enfant elle feuilletait avec avidité lors de ses nombreuses convalescences (« anémie, abcès dans la gorge, opération ratée...»), outre qu'il fut, via les planches en couleurs et les reproductions de tableaux qu'il contenait, « [s] on premier maître en érotisme » et lui apprit très tôt « que la jouissance intellectuelle passait par le corps », lui fit surtout découvrir que le monde n'est pas limité – « je décidai qu'un jour je partirais, que je quitterais les Ardennes, le Petit Royaume, ma famille d'étrangeté » (BM 66-67) –, Lalande affirme ignorer l'origine de cette appétence à explorer de nouveaux horizons. De fait, ne fut-elle pas « élevée dans le silence et l'absence » par une mère « douce et

³¹ Lalande insiste sur sa ressemblance physique et morale avec sa mère, un front large et surtout le fait de froncer les sourcils en permanence, et ce depuis sa toute petite enfance, sans doute pour montrer sa « stupéfaction » devant les êtres humains qui l'entourent (BM 28-29).

³² À Bruxelles, « dans un musée qui consacre une exposition aux juifs belges je feuillette à tout hasard le registre des citoyens de la communauté d'avant la guerre, recensement dont les Allemands feront leur miel plus tard, on le sait, et, bien sûr, à la lettre *é*, je trouve ce que je redoutais de trouver » (BM 27).

³³ « [...] sur un pont de bois à Seattle, je lis le nom d'un certain Albert Keil, donateur généreux, armateur (celui-là, je l'adore! un homme de mer et de bateaux, oh! oui, il sera dans mes romans!) » (BM 27).

triste », qui « ne se remettait pas des terreurs de la guerre³⁴, bougeait le moins possible, chaque voyage représentait un tourment, la menace d'un danger semblait permanente » (BM 65)? Il pesait en effet sur toute la famille Keil, dont trois membres revinrent des camps « avec un corps crépusculaire », « une incapacité totale à être légers et généreux envers la vie »; « par la magie vénéneuse de ma fiction, je dis cela, la violence du silence envers l'enfant que j'étais », ainsi que « la mémoire des camps dont personne n'a guéri », car, selon celle dont la mémoire enfantine est irrémédiablement empreinte d'une méfiance à l'égard des Allemands³⁵ et de la hantise d'Auschwitz – « mon enfance fut amère [...], on ne guérit jamais de son enfance [...], rien ne peut me consoler de mon enfance » –, il ne fait aucun doute que

les violences d'aujourd'hui viennent de là, de l'indépassable Auschwitz, par ailleurs, cadeau de l'écriture, douceur mystérieuse, j'ai éprouvé la vivacité du bonheur, pour parler de tout cela, pour transformer en fiction tant de douleur, j'ai compris que seule la métaphore ne me trahirait pas et que mon écriture passerait donc par les corps amoureux pour dire les affrontements des miens avec la vie (BM 93).

En 2007, plongée dans l'écriture de son « roman érotique » dont le titre provisoire était *L'Amour du monde*³⁶, Lalande avait parfaitement conscience qu'elle était en train de « liquide [r] la société ancienne, celle qui agonise aujourd'hui » ainsi que de la nécessité vitale pour elle de parler une fois encore de ce qui ne cessait de la hanter, « une sorte de mémoire douloureuse » dont elle ne se libérerait qu'en écrivant

ce qui fut vécu, là, en Europe, il y a plus de cinquante années, tant d'années! mais avoir, malgré le temps écoulé, la sensation d'une douleur présente [...], c'était hier, oui, et c'est cela qui fait écrire, une blessure, un drame, l'enfance où j'étais seule avec moi-même, le temps de la stupéfaction, une solitude ou un abandon, l'amour maladroit, l'ambiance d'après-guerre, que les films français nous montrent pourtant joyeuse (BM 92).

³⁴ Dans son roman *Noir*, Lalande signale que sa chambre a toujours été « le lieu des rébellions et des désespoirs. C'est le refuge par excellence, la cachette, pour parler comme dans ma famille Keil, que "Les Allemands ne découvriront jamais" » (N 29). En effet, un des souvenirs qui imprègnent sa mémoire enfantine, c'est celui d'un jeu, « fort populaire chez les Keil de Belgique », qui consistait à « se cacher des Allemands » : « jeu que ma mère a traîné en elle jusqu'à sa mort, moi, petite, j'ai aussi joué à me "cacher des Allemands", des années après leur départ, bien qu'au fond, malgré ce que ma famille m'a affirmé, j'ai souvent ressenti qu'en réalité, les Allemands n'avaient jamais quitté le pays, mieux, qu'ils étaient encore dans la maison, derrière les portes, ou dans la cave (c'était bien leur tour!), sinon pour quelle raison les femmes sursautaient-elles au moindre bruit, parfois même émettaient un cri lorsqu'elles étaient surprises par un événement, pour quelle raison les hommes affichaient-ils un air préoccupé, soupçonneux » (BM 94).

³⁵ Lalande avoue qu'elle est incapable de voir un Allemand sans être injuste : s'il est d'un certain âge, elle ne peut éviter de se demander ce qu'il faisait pendant la guerre (BM 47)!

³⁶ Également, trois ans plus tôt, dans *Littérature au présent*, Lalande signalait que chacun de ses livres est une pierre à l'édifice humain, depuis les poèmes de *La Fumeterre* jusqu'à la trilogie des nouvelles *L'Homme qui aimait, Moi aussi j'ai une histoire, Ils venaient du Nord*, « en attendant le roman qui embrassera tout cela et qui s'intitulera *L'Amour du monde* » (De Decker & al. 101).



Dans l'interview concédée à Jeannine Paque suite à la publication de ce roman qu'elle intitulera *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes* (2012), Lalande précise que le fait d'appartenir à une famille devenue « méchante » à cause de la guerre, une famille « handicapée de l'amour » – « La souffrance ne rend pas bon! Ne plus faire confiance aux autres, se méfier des autres, c'est déjà croire qu'ils sont nos ennemis. Et cela ne peut qu'engendrer des conflits » (12) –, ne relève point d'une simple malédiction, « mais de l'histoire moche des hommes. Auschwitz, symbole du pire, a engendré le pire ». Pour avoir beaucoup voyagé et habité dans plusieurs continents, l'écrivaine nomade estime être en mesure de témoigner qu'« Auschwitz plombe la planète, non seulement l'Europe qui a Auschwitz en mémoire pour toujours, mais ailleurs aussi. On se situe par rapport à Auschwitz, on se situe par rapport à Israël, on est, dans la douleur ou dans la fureur » (13)³⁷. Certes, dit-elle, l'écriture ne guérit de rien, mais « [elle] rend ma vie possible, et même très souvent heureuse » (BM 95).

3. Louise, Agnès, Léna, Lila...

Je vis dans la fiction de façon quasi permanente, c'est-à-dire que je me raconte des histoires de façon permanente, que je poétise le réel, à moins que je ne sois dans un de ces jours intéressants où je dramatise le réel (il est pourtant difficile, en ce moment, de faire mieux que lui), mais je suis de la race des écrivains prédateurs qui s'emparent de tout ce qui les entoure, de tous ceux qui les entourent, pour leur donner une place dans des vies fictionnelles, aussi vraies que les réelles, même si elles ne sont pas exactes (Lalande 2014, 133)³⁸.

Puisque, comme l'affirme Lalande, « la fiction est l'unique réalité de l'écrivain » (N 193) et que plusieurs de ses personnages féminins – telle Anna dans *Noir* – présentent d'incontestables coïncidences biographiques au point que le lecteur peut les tenir, en partie du moins, pour des doubles autofictionnels de la romancière, il nous semble intéressant de tenter d'en assembler les pièces éparses afin de reconstituer le puzzle du vécu et la personnalité de l'intéressée.

3.1. Enfance morose et adolescence violée

À l'évidence, c'est principalement en parcourant son deuxième roman, *Cœur de feutre* (CF) (1984) – qu'elle dédie à sa fille Katia Wastchenko et qui porte en exergue une phrase fort significative, citée par Emil Cioran dans *Syllogismes de l'amertume* : « Je suis comme une marionnette cassée dont les yeux seraient tombés à l'intérieur » –, ainsi que quelques pages de *Sentiments inavouables* (SI, 2006) et de *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes* (NSH, 2012), qu'il nous faut entamer cette reconstitution.

³⁷ Voir notre dernière étude sur le sujet (Bénit 2018).

³⁸ « J'ai commencé, comme tout le monde, par ma famille. La mère, le père, vrais et inventés, qui m'étonnent parfois. Ce que je fais d'eux!!! Cela vient sous ma plume et j'accepte » (Paque 12).



Françoise Lalande y relate en effet l'enfance et l'adolescence, de ses neuf à ses quinze ans, d'Agnès /Lila, une « petite fille triste », unique et presque anonyme – son prénom ne nous est révélé qu'au chapitre 14 lorsqu'elle a atteint l'adolescence (CF 137) –, née le 2 octobre 1941 en des temps sombres et des circonstances plutôt obscures – « Lou, enceinte mystère des origines » (NSH 38) –, dans la maison de son grand-père maternel sise « aux abords de la forêt d'Ardenne » (NSH 127), et la relation conflictuelle que celle-ci entretient avec sa mère, Lou, et son père, jamais nommé dans *Cœur de feutre*.

Comme nous y invite la romancière au début de « Petit Royaume et Grande République. Histoire de Lila Keil » – la deuxième partie de *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes* –,

sans remonter jusqu'à la fondation de Jérusalem, interrogeons une histoire pleine de secrets, l'amour étant parfois aussi mystérieux que la haine, les naissances aussi scandaleuses que les morts, avec des jalousies bibliques, des meurtres impunis, les Keil du Petit Royaume se battent les uns contre les autres, unis dans l'affrontement insidieux, la malveillance permanente, la cruauté qui vaut bien un crime (NSH 129).

Les quelques souvenirs de sa toute petite enfance – Souvenance personnelle ou récit familial?, se demande Lila –, c'est, d'une part, qu'« elle fut un bébé qui fronçait les sourcils pendant le sommeil », d'autre part, que, certaines nuits, sa mère surgissait brusquement dans sa chambre – « c'est la panique! » – au vrombissement des avions allemands survolant la capitale du royaume et s'en allant bombarder Anvers ou Londres, pour l'emmenner dans une descente affolée au sous-sol de la maison (NSH 127-128). Dès lors,

la petite fille intégrera les leçons de l'enfance, la vie n'est que menaces, les bruits annoncent des malheurs, quant aux bombes intimes, avec leur déflagration invisible aux yeux des autres, elles feront leurs ravages, elles aussi, particulièrement dans le cœur de Lou qui les transmettra volontairement ou non [...] à Lila, dès le berceau et plus tard, cela ne cessera jamais, aussi Lila sera d'une famille où tous froncent les sourcils [...] c'est cela la vie!, désastres et désespérances, aussi, les cauchemars récurrents de Lila se situeront toujours dans une cave, malgré elle, l'enfant descend pour affronter des ombres, couleurs troublées de début de vie, elles accompagneront l'enfant pendant des années, ce qui nous détermine?, ça!, des fruits empoisonnés en quelque sorte, de quoi tomber raide mort, mais l'enfant ne sera jamais celle qui tombe, captant d'emblée ce qui fait vivre, c'est-à-dire l'amour, partant du degré zéro en ce domaine, bien sûr, choisissant avec le noir esprit Keil des catastrophes, puis elle changera l'attraction pour les gouffres en désir de vivre intensément, elle sera un jour exactement le contraire de sa famille, elle y mettra des années, tant le goût pour les gouffres et le désir d'une vie intense prennent des apparences identiques, et, souvent, précipitent avec la même violence vers les désastres, oui, un jour, le formidable appétit de vivre l'emportera, Lila fera la paix, non avec sa famille, mais avec elle-même, construisant sa vie, peu à peu, afin d'accueillir un jour la mort, libre de révolte ou de rancune, ayant accompli ce qu'elle voulait accomplir (NSH 128-129).

En attendant pareille résurrection, plongée dans une ambiance familiale des plus électriques, notamment en raison des innombrables disputes



parentales, Agnès est vouée à la solitude et au silence. Toutefois, chez cette fillette qui non seulement est condamnée à vivre dans « une famille de silence, donc de secrets » (SI 138), une « famille handicapée de l'amour » (NSH 133) – « Parce qu'elle les avait rendus méchants, la guerre n'était jamais évoquée, sujet humiliant entre tous » (SI 81) –, bien-pensante – on vote « catholique » (CF 22) – et obsédée par le bon goût et la symétrie, mais qui est également confrontée à l'incompréhension systématique d'une mère désespérant de tout et de *toute façon* – en particulier des idées « de travers » de sa fille (CF 19) –, ce mutisme n'est nullement synonyme d'absence d'émotions ou de sentiments : dans la conscience d'Agnès qui ressent en son for intérieur « quelque chose qui existe et qui la blesse, même si elle ne peut donner un nom à cette chose », « des mots grésillaient » (CF 22-23). Lou aura beau chercher à s'en faire une raison, elle ne cessera de gémir sur ce silence dont elle n'est pas « l'unique responsable », selon sa fille exaspérée et pour laquelle il s'agit de « gagner le silence [...] [de] le mériter » (CF 28-29).

Sa revanche, Agnès la prend le soir lorsque, seule dans sa chambre où un Christ à la bouche pulpeuse déclenche en elle « une passion frémissante » (CF 21), elle se met à élaborer des « dialogues imaginés » tout au long desquels « ce qu'elle se permettait de dire alors à sa mère l'étonnait elle-même » (CF 28); ou encore dans les « lettres imaginaires » (CF 29) qu'elle écrit à l'intention d'un destinataire anonyme, peut-être ce petit Cambodgien qu'elle nomme Kim Ny et auquel, du 10 septembre 1950 au 2 janvier 1951, elle enverra plusieurs missives³⁹ signées « Madame Dendoux » et « *Ta petite fille de fenetre* » (CF 61-66) : « “Ah, il ne recevra jamais de lettres plus belles que les miennes” », pense alors celle qui n'éprouve nul amour pour elle-même – « Comment font les autres? », s'interroge-t-elle (CF 27) – et est « fatiguée de ne pas s'aimer », « mais ce malaise est trop discret pour la pousser à provoquer *consciemment* un drame » (CF 29). L'imagination sert donc de « refuge » pour cette fillette dont la vie regorge d'interdits et qui profite des jours de maladie qu'elle passe dans la chambre de ses parents pour y fouiller « dans certains tiroirs. Ceux où l'on serrait les plus beaux trésors » (CF 28), tel ce portefeuille renfermant une mystérieuse boucle de cheveux enveloppée dans du papier de soie... une découverte qui lui vaudra d'être giflée par son père – « Ça t'apprendra à fouiller dans mes affaires » (CF 31) – et débouchera sur une nouvelle dispute parentale. Une situation qui « lui fait désespérer davantage de son droit au bonheur » (CF 30).

Par ailleurs, « arrivée à l'âge des questions », chaque fois qu'elle interroge sa mère sur le jour de sa naissance, et éventuellement sur ses origines, Lila reçoit toujours la même information, aussi neutre que possible : « *Il faisait aussi beau qu'aujourd'hui* », quel que soit le temps ou la saison; dès lors, la petite fille comprendra bien vite « que le réel n'existait pas, seul importait ce

³⁹ Dans sa lettre du 10 novembre 1950, elle lui demande en post-scriptum : « Pourquoi dis-tu que tu as peur de la guerre? » (CF 64).



que les hommes en racontaient, aussi, dès son plus jeune âge, Lila entra en fiction », agençant ses deux vies : celle du jour, faite de maladies et d'affrontements parentaux qui la terrorisent; celle de la nuit « qui arrangeait tout cela » (NSH 139), où elle se terre dans sa chambre silencieuse et où, s'emparant des désastres humains et les mettant en fiction, elle se racontait « des histoires dont l'héroïne n'était pas une autre qu'elle, battue, méprisée, torturée, humiliée, déclassée, piétinée » (CF 83), « accumulant les malheurs sur sa tête, s'imposant des tourments étranges, butant contre l'homme, adversaire obtus, imaginant des luttes de gladiateurs ou des combats de chevaliers, des affrontements physiques, ajoutant, nuit après nuit, des événements tragiques », et lorsque la petite fille sentait proche le terme de son histoire, « elle inventait une nouvelle péripétie, acharnée à repousser le dénouement autant que possible », reprenant le début de l'histoire, imaginant de nouveaux détails « parce que, malgré sa délectation de la douleur, elle n'arrivait pas à conclure autrement que par un dénouement heureux!, au bout du récit, son personnage retrouvait la lumière, petit indice qui, à mesure qu'elle grandissait et que grandissait en elle la conscience de sa nature profonde, aurait dû l'informer sur son aptitude naturelle au bonheur » (NSH 139-140). Néanmoins,

le soir de la règle d'ébène, aucun des jeux ne vint à son secours. Ce qui lui fut intolérable, ce soir-là, ce fut la certitude. D'être seule. Comme étaient seuls ses parents. De savoir, sans pouvoir y échapper désormais, que personne ne pouvait rien pour personne, que personne n'était coupable, que tout le monde était consumé et que la solitude était sans commentaires (CF 84).

Qu'attendre en effet de parents qu'elle n'aime pas : Lila « n'aime ni sa mère [Lou], ni son beau-père [Louis] » (NSH 127); de parents dont le mariage fut semblable à un enterrement – mais seule la mariée en connaissait la raison, « cachant à la perfection ce qui assombrissait ce jour, et qui allait miner son couple, sa vie et, pendant des années, celle de sa fille » (NSH 132); de parents qui « n'avaient pas d'amis » (CF 175), et dont elle se sent tellement différente, même si, loin de lui procurer un quelconque bonheur, l'orgueil qu'elle tire de cette distinction d'avec ses proches ne provoque en elle que « des crises de larmes, certains soirs, dans son lit, avec de plus en plus souvent l'idée de mourir » (CF 30)?

Quel appui espérer de ce père dont elle ne supporte pas l'odeur (de tabac) et qui, se posant en victime, lui demande lors d'une réunion familiale : « – Pourquoi me parles-tu toujours si méchamment? » (CF 90), une question à laquelle elle ne peut répondre, car « aucun des mots qui lui couraient dans la tête ne la sauverait de sa tristesse. /Elle aurait voulu comprendre cette chose en elle qui ne portait pas de nom, mais qui provoquait tant de dégâts » (CF 90)? D'ailleurs, Agnès ne confiera-t-elle pas à Willy, un petit camarade de classe, qu'« à l'intérieur, c'est cassé », elle qui, à l'écoute de son corps, le perçoit « comme une ville dévastée par un bombardement » – « Je suis séparée de moi-même », se dit-elle – et qui, à la vue d'un vase jeté par terre de toutes ses forces et qui éclate en une myriade de morceaux, se sent heureuse,



« comme si, en brisant le verre, elle avait donné sa propre image au monde, ce qui le rendait enfin supportable » (CF 90-91)?

Quelle aide escompter de sa mère Lou qui s'était mariée juste avant la déclaration de la guerre « après avoir vécu une passion dont elle pensait ne jamais se remettre » (CF 35-36); de cette mère qui, lorsque sa propre mère à elle, Liza, avait appris le sort réservé aux juifs à Paris et lui avait murmuré : « Tu vois qu'on a eu raison. Tu serais dans un train, en route pour un camp en Allemagne, si on t'avait laissé [e] faire! », avait désiré « de toute son âme » voyager elle aussi « dans ce wagon où elle imaginait, à tort, l'homme de sa vie » (CF 36); de cette mère qui considérait que « la vie entière n'était que menace », elle qui connut la guerre et ne jetait rien... « parce qu'on ne sait jamais » (CF 28); de cette mère qui « n'aimait pas sa vie » (CF 74) et qui avait « cette faculté de saisir au vol le moindre prétexte à souffrir » (CF 107); de cette mère, enfin, qui, se sentant continûment éreintée par les contraintes et les responsabilités que lui imposait l'éducation de sa progéniture – « La vie était assez compliquée sans y ajouter quoi que ce fût, surtout pas une machine à souffrance comme sa fille » (CF 107) –, n'était pas fichue de s'adresser à celle qui lui « rongé le cœur » (CF 35) sans qu'« il y a [it] toujours quelque chose de blessant dans [s] es paroles » (CF 142)...?

Les rares moments d'émotion positive que vit Lou sont en effet liés à de lointains souvenirs de vacances sur la côte belge ou dans les Ardennes, lorsqu'adolescente, elle passait des heures délicieuses en compagnie de ses cousins : Jeanne, Henry, Helena, Roger... ainsi que de Dora, une orpheline recueillie par ses parents : « C'était exquis d'exister », pense-t-elle alors, à la fois surprise par la force de sa mélancolie et désolée de n'avoir apparemment rien légué à sa fille, « surtout pas l'insouciance! » (CF 35). Mais même les réminiscences de moments aussi joyeux sont instantanément obscurcies, et de façon fort traumatisante, par des souvenirs, parfois culpabilisants, liés à la Deuxième Guerre, tels ceux de sa passion pour Ilan – « ce juif de France! » (CF 119) –, un amour brisé par son père qui ne voulait plus de juifs dans la famille (CF 120-121), un homme « toujours adoré, mais qu'elle avait perdu à cause du démoniaque caractère Keil, provocateur, exigeant jusqu'à la méchanceté » (NSH 132); ou ceux relatés en détail par sa cousine Jeanne concernant son arrestation par la Gestapo et son incarcération à la prison de Saint-Gilles ou la captivité de son mari René dans un camp allemand (CF 127-137). En proie à une angoisse permanente ou à une brusque suffocation (CF 105), en réalité Lou ne semble trouver une sorte de paix que dans la fraîcheur de la cave; elle y goûte « comme une trêve à tous ses tourments » : « Souvenir de ces nuits, où, réveillée par le grondement sourd des avions bombardiers, elle s'y réfugiait. L'instinct de se terrer comme un animal quand elle pressentait une menace » (CF 109).

Agnès a beau se sentir si différente de sa mère, elle a pourtant de qui tenir!, elle chez qui « la séduction des autres n'entraîne pas dans sa manière



d'être » (CF 81), elle qui se sent tout entière calcinée par un sentiment d'impuissance, celui de ne jamais pouvoir approcher la vérité intime de l'être aimé autant que celui d'être incapable de transmettre ce que l'on ressent réellement au fond de soi (CF 118).

La déchirante expérience de la difficulté d'aimer, la petite fille la fera tout spécialement le jour où le chaton que lui a offert son amie Rachel, une petite fille noire dont l'odeur déclenche la cruauté des autres élèves (CF 53-54), se hérisse incompréhensiblement contre elle, lui faisant une scène apparemment de jalousie... « La petite fille, trop effrayée par ce qu'elle venait de vivre, ne demanda pas (à sa mère) de qui le chat était jaloux ni pourquoi. Ce qui s'était passé en elle, elle ne réussissait pas à lui donner un nom, mais, à partir de ce jour, elle voua au chat une passion aussi exclusive que douloureuse » (CF 122). Aussi, lorsqu'au retour des vacances de Pâques passées dans les Ardennes, elle trouvera l'animal étendu raide près de son assiette vide, elle sentira se former en elle une colonne de glace, les paroles prétendument lénifiantes de Lou ne faisant qu'accentuer son impression de froid, « elle ne savait pas au juste pour quelle raison, sinon que beaucoup plus tard elle comprendrait ce qu'elle présentait alors [...] que son ami avait été abandonné, seul dans une cave, avec une assiette de lait pour nourriture pendant quinze jours » (CF 122-123) : « – En effet, aimer, cela fait mal... », l'avait alors avertie sa mère (CF 119)!

À l'hôpital, où elle doit se faire opérer d'une hernie, la petite fille qui souffre de fortes douleurs dans le ventre – « Très souvent, elle éprouve le besoin de se casser en deux, cisailée par la sensation d'une déchirure intérieure » (CF 54) – est brusquement « attaquée par une chose qui rend les petites filles et les animaux arrogants : la peur » (CF 71). Dès lors et de façon assez paradoxale, les grands coups de griffes qui lui entaillaient les entrailles disparaissent. Il n'empêche qu'après l'intervention, la cicatrice s'infecte irrémédiablement. Et bien que le chirurgien plaisante : « – Tu as un point d'interrogation dessiné sur le ventre » (CF 74), et que la petite fille en ressente une certaine fierté comique, les parents, timides face au prestigieux docteur, n'osent lui demander pour quelle raison la cicatrice qui surplombe le nombril « comme un point d'interrogation » ne se referme pas (NSH 150)!⁴⁰

Cependant, par après, plus personne ne s'interrogera « sur ses mîgraines », « sur les cicatrices qui ne se refermaient pas » ou « sur l'abcès dans

⁴⁰ Dans *Une Belge méchante*, évoquant « le livre érotique de [s]on compagnon », Lalande écrit qu'« il est certain qu'après le roman [*Perdre*], des hommes et des femmes m'ont regardée différemment, je trouvais cela sans importance, je me suis même divertie de voir qu'un de nos amis, pendant que sa femme et moi nous mettions en bikini pour nager dans sa piscine, tentait d'apercevoir mon nombril mine de rien afin de vérifier si la cicatrice qui l'entourait avait bien la forme d'un point d'interrogation comme il l'était décrit (sic) dans le roman » (BM 69).

la gorge qui avait failli l'emporter » : « Dommage qu'elle soit si fragile », soupirait-on, attribuant à son manque de santé « son infinie possibilité de souffrance », ceci expliquant, parmi d'autres lubies, « sa crise mystique à l'âge de onze ans » (CF 108) ainsi que sa décision, « avec l'excès caractéristique de son tempérament », de remplacer ses récits de luttes romaines par des récits de vies monastiques et de vouloir devenir nonne « dans un couvent dont une des premières obligations serait de ne plus jamais parler, fini!, silence total jusqu'à sa mort! » (NSH 143). Une vocation qui sera néanmoins tronquée par une maladie au sortir de laquelle Lila, reprenant des forces, eut « la certitude que la vie était un combat, elle commença à douter de l'existence de Dieu, elle reprit ses histoires de luttes romaines, elle retrouva son énergie » et, lorsque sa mère lui offrit la petite coupe de champagne conseillée aux convalescents, « *À la vie!*, elle comprit qu'elle était guérie » (NSH 144) : « Plus que jamais, la fiction était son pays, et les livres son domaine », et si « la nuit restait son territoire d'invention personnelle », le jour, elle qui avait appris à lire très tôt, remplaçant souvent ses récits par ceux des autres, « dévorait les livres, s'investissant avec passion dans les aventures des personnages, et plus leur vie était difficile, plus elle devenait *eux*, non seulement *sans famille* », mais endurant les pires tourments « et lorsqu'au matin suivant, elle se réveillait, elle était une petite fille sage en apparence, pirate en réalité, l'esprit flottant, souvent distraite, n'ayant pas besoin des autres, enfant unique solitaire, mais chef de tout un peuple de durs à cuire » (NSH 144-145).

Lou a beau constater à son grand regret que sa fille, qui n'a que deux cousines (Marie et Anne-Catherine) et rêve d'en avoir davantage, ne connaîtra jamais les joies qu'elle-même a partagées avec sa bande de cousins durant son enfance ardennaise – « Elle se croyait *gratifiée* d'avoir connu "au moins ça" dans sa vie » –, elle refuse catégoriquement qu'Agnès invite des amis à la maison, sauf le jour de son anniversaire où il lui est permis d'en accueillir *une*, pour autant qu'elle soit bien élevée, Marylène, par exemple... De fait, « avec elle, la petite fille avait l'impression de plaire à ses parents, d'avoir une amie comme ils le voulaient, d'être conforme à l'image que ses parents se faisaient d'elle »; toutefois, si « elle en était contente pour eux », « le pire était qu'à force de se modeler, elle finissait par croire que la gentille petite fille qui ne bougeait pas, qui ne faisait pas de bruit, qui travaillait si bien à l'école, c'était bien elle, en effet » (CF 108).

Pour Agnès aussi, les moments d'émotion intense semblent fondamentalement liés aux vacances d'été passées dans les Ardennes, « dans ce trou de province où elle était née, Libramont, une ville si laide qu'elle en perdait un peu son insignifiance, parce qu'elle allait revoir sa grand-mère, sa tante et sa cousine Marie », de deux ans son aînée, avec laquelle elle entretient des rapports « on ne peut plus ambigus » – « Les deux fillettes ne s'aimaient pas vraiment » (CF 37) –, mais en compagnie de qui elle se livre à quelques espiègleries ou à des jeux étonnants, comme celui de mâcher du chewing-gum – « Toujours chiquer, jamais avaler » – et, à défaut, « la pâte molle du



bitume », ou celui, épatant, consistant à faire de splendides dessins en urinant par terre sous l'œil plutôt philosophe d'Aymé, le jeune domestique luxembourgeois (CF 38-39)! « De plus, [la petite fille] ne dédaignait pas un certain jeu avec les voyous », Guy et François, dans l'Abbaye en construction... « – Ah, vivement la rentrée des classes, soupiraient les mères » (CF 39).

« – Mais toi, Agnès, est-ce vrai? On raconte que tu as un amoureux. /Ayant dit ces mots, Jeanne se tut » (CF 137). Car la vie sentimentale de l'adolescente est loin d'être aussi paisible et sereine qu'il y paraît. En vérité, quand elle y songe, il lui faut bien reconnaître que la liste de ceux qu'elle a aimés est déjà bien fournie. Depuis l'enfant de cœur qui, tout en secouant l'encensoir, lui jetait des regards enamorés, mais dont le père était croque-mort!, en passant par Germain qui lui envoyait des poèmes – « Agnès reconnaissait qu'il était gratifiant de recevoir des poèmes. Qu'on se sentait alors beaucoup mieux que ce qu'on était en réalité » (CF 142) –, Renaldo, le fils d'immigrés italiens aussi gentil qu'ennuyeux, Jack, un blond dont « elle supporta les séances d'amour extatique plus longtemps qu'elle ne l'aurait cru possible » (CF 143), jusqu'à François avec lequel elle avait vécu une scène traumatisante, dont elle avait honte et qu'elle préférait oublier : après lui avoir fouillé le sexe avec son doigt, il lui avait montré « scientifiquement d'un mouvement rapide de ses doigts sur son pénis comment le plaisir vient aux garçons » : « Agnès, gavée d'histoires de sadiques qui, après *cela*, tuent les petites filles, était persuadée que François se préparait à la supprimer. Qu'après lui avoir montré son sexe et s'être déchargé sur sa jupe, il ne pouvait plus que désirer sa mort. [...]. Durant la nuit, la terreur l'avait emporté sur la joie d'être vivante » (CF 143). Autant de choses qu'il était trop dangereux de raconter, aussi décida-t-elle d'interrompre momentanément la rédaction de son journal qu'elle reprit cependant quelque temps plus tard, pour y « avouer, après une lecture passionnée des *Hauts de Hurle-Vent*, l'amour fou qu'elle éprouvait pour Heathcliff, le voyou. Tout l'amour et tout le mal possibles, Heathcliff et Cathy se les étaient donnés. Agnès se promettait de vivre une passion identique ou de ne rien vivre du tout. Elle aurait bientôt quinze ans » (CF 144). Fascinée par les affrontements de ces deux êtres avec la vie, mais surtout avec eux-mêmes, se jurant « de vivre *ça* et rien d'autre », Lila « partit à la recherche de Heathcliff » et, « pour son malheur », le dénicha (NSH 145-146).

Convaincue, elle aussi, qu'à travers le monde, il n'existe que « deux catégories d'individus, ceux qu'un événement bouleversa dans leurs premières années et les autres », que les uns et les autres « ne parlent pas la même langue », qu'il leur est « impossible de partager leurs sentiments, leurs émotions, tout simplement de se comprendre puisque, au départ, ils n'avaient pas emprunté le même chemin », l'adolescente, qui ressent comme profondément étrangers ceux qui avouent avoir eu une enfance heureuse et ne peut en conséquence « qu'aimer les hommes méchants dont l'enfance fut malheureuse », fait la connaissance d'un « homme-catastrophe », le premier d'une



longue série, plus âgé qu'elle, orphelin de mère à dix ans, mal élevé par une grand-mère peu aimante – « une femme d'une solitude si lourde qu'elle étouffait son petit-fils » –, se conduisant « comme un voyou, une fureur permanente au fond des yeux », mais une fureur tellement enivrante que « l'adolescente en crise dans toute son agaçante splendeur » se laissera prendre « au jeu destructeur de cet amoureux » qui, aussitôt franchie l'étape de la séduction, devient « un tyran violent », exigeant une soumission totale que Lila, dont il pressent l'indépendance en dépit de son attitude plutôt docile, n'est toutefois pas prête à lui offrir (*NSH* 146-147). Pourtant, au moment même d'entamer cette relation sadomasochiste avec Claudio – une relation basée sur un « mensonge » ou un « glissement de la vérité » (*CF* 141) dont elle ne se sent cependant pas coupable : à sa question de savoir s'il était bien son premier amoureux, elle avait répondu *oui, bien sûr*, « d'autant plus vite qu'elle lui mentait pour la première fois »; mais lui avait-il laissé le choix? « Il voulait être le premier? Il le devint » (*CF* 141) –, Agnès sait à quoi s'en tenir : cet être doué comme pas deux « pour empoisonner l'air, pour rendre l'atmosphère lourde comme de la boue, afin que tout fût mal et que tout eût de l'importance » (*CF* 145) ne l'a-t-il pas d'emblée prévenue de sa jalousie paranoïaque : « oui, à toi, au moins, je l'aurai dit »; mais l'adolescente rebelle, qui ne sait pas « qu'un jaloux n'est jamais rassuré », « pensa à Heathcliff et frémit de bonheur. Comme elle n'y connaissait rien, la jalousie du garçon lui apparaissait comme une preuve d'amour » (*CF* 146-147). En moins de deux mois, à coups de gifles, d'interdictions, de menaces et de médisances, le tyran fait le vide autour d'elle : « Plus de religion, plus de famille, plus d'amitié » (*CF* 147). Bientôt « l'amour terrifié » qu'elle ressent pour l'amoureux jaloux se transforme de façon insidieuse « en unique terreur, mais la terreur unit parfois deux êtres autant que le respect » (*NSH* 147).

Certes, Agnès n'ignore pas qu'un jour, il lui faudra « démolir à son tour » (*CF* 147), mais, pour l'instant, vivant dans l'attente d'une catastrophe imminente – « Le malheur permanent. Un jour, Claudio. Le lendemain, Lou. Hier, le père. Et après-demain? Qui se chargerait de l'étouffer? De la rendre coupable de tout? » (*CF* 153) –, elle n'apprécie pas qu'un autre s'en charge pour elle, d'autant que Claudio semble s'être assuré la précieuse complicité de Lou : « Qu'est-ce qu'elle me réserve encore? », pense l'adolescente qui se sent de méchante humeur : « On l'obligeait à jouer un rôle dans une histoire dont elle ignorait le déroulement. Elle était comme une marionnette dont Lou et Claudio tiraient les ficelles en secret. Quelle était sa place dans ce jeu? Visiblement, on ne lui expliquerait rien » (*CF* 153-154).

Assurément, la scène de la photo déchiquetée par Claudio marque un indéniable tournant dans l'existence de l'adolescente « de plus en plus terrorisée, surtout lorsqu'il entreprit d'explorer son corps » (*NSH* 147) : sur le cliché, n'avait-elle pas « dans les yeux une tristesse qui semblait lui venir d'avant la naissance et dont elle ne se débarrasserait jamais. Quoi qu'elle fasse »; aussi était-il bon que Claudio eût déchiré ce regard triste et réduit en



morceaux l'Agnès d'avant lui : « Avant de te connaître, se dit-elle, au nom de quoi avais-je le droit d'être triste? En vertu de quelle expérience pouvais-je évoquer la douleur? [...] Grâce à toi, Claudio, c'est fou ce que je progresse. Chaque fois que je te vois, c'est une nouvelle étape vers la conscience, un pas de plus vers le malheur. Vers la conscience du malheur » (CF 157).

C'est au cours d'un séjour à la mer du Nord, où Claudio a imposé sa présence, que se produira le drame pour l'adolescente dont « [] es réticences stimulèrent le désir masculin de dévorer une proie qui correspondait si bien à ses fantasmes de violeur » (NSH 147). « Plus odieux que jamais avec son rire qui n'en était pas un, tellement différent en cela d'Agnès dont le rire vous donnait l'impression de recevoir un cadeau » (CF 162), le beau Claudio ressasse ses dernières rancunes « pour la forme, mais elles avaient déjà la mollesse des méduses échouées sur le sable » (CF 164)⁴¹. Quant à Agnès, devenue indifférente à ce que pense celui qui a cessé de l'émouvoir, elle a enfin conscience que « seule demeurerait la peur qu'il lui inspirait », une peur qui débouche parfois sur de la rancœur : « Dès lors, pourquoi, malgré cela, n'aimait-elle que Claudio? Pourquoi n'était-ce que de lui qu'elle se croyait encore le plus proche? Elle se disait que le jour où elle pourrait répondre à pareille question, elle serait libérée de son bourreau » (CF 165). En attendant, elle continue de souffrir les gifles quotidiennes, les scènes de jalousie et les abandons, même si elle en vient de plus en plus souvent à imaginer une rupture, sans que cela ne la fasse plus souffrir. Néanmoins, un fait divers tragique, la découverte du cadavre d'une jeune femme sur la plage de Lombardzijde, et la menace qui pèse sur Claudio, après qu'il a surpris deux types en train de parler de la victime, les rapprocheront momentanément.

Dans la chambre d'hôtel où « Agnès obéit. A contre-cœur », « comme on raconte une histoire à une petite fille », Claudio lui relate les faits dont il a pris connaissance et l'excitation sexuelle qui s'ensuivit (CF 173). Au moment où il lui empoigne le sexe « de ses doigts crispés comme des serres d'oiseau de proie », redevenue « une petite fille terrorisée et muette », saisie par la peur « de ce crabe qui la déchirait » (CF 174), elle tente en vain de lui échapper. Face à ce vagin qui se referme « comme un coquillage » et refuse « malgré les coups » de s'ouvrir à lui, Claudio, humilié, furieux, lui enfonce brutalement son pénis jusqu'au fond de sa gorge... « La terreur devant ce qui lui arrivait, la honte devant ce qu'elle ne ressentait que trop bien » l'empêchant d'hurler, « elle reçut la mousse du sexe et se crut immergée, mais elle garda les lèvres serrées autour du membre qui répandait, par soubresauts, la liqueur visqueuse à travers ses dents. Elle pensa qu'elle était en train de mourir » (CF 176). La nouvelle postérieure, selon laquelle la jeune femme rejetée par la mer perdait du sang par la bouche – « Par la bouche! Claudio,

⁴¹ Il serait intéressant d'étudier la présence des mollusques, ainsi que le rôle joué par les chats, dans l'œuvre et le vécu de Lalande!



avait-elle subi le même sort que moi? » (CF 182); « La bouche, Claudio, toujours elle. À croire que c'est par elle qu'on humilie le mieux » (CF 183) – lui remémore toutes les occasions d'écœurement, comme le jour où Claudio avait toussé sans se couvrir la bouche et « qu'une petite méduse translucide était sortie de sa gorge pour échouer dans l'herbe sans qu'il s'en fût aperçu. Elle, Agnès, avait été fascinée. Elle n'avait plus quitté la chose des yeux, curieuse d'apprendre en combien de temps le soleil l'aurait consommée » (CF 183).

Ces vacances sur la côte belge, au cours desquelles débarquent « tous les folklos » (CF 183) de cette famille « où personne ne s'intéresse les uns aux autres » (CF 186), seront troublées par un véritable coup de tonnerre. Au détour d'une phrase où est évoquée la rentrée scolaire, Agnès est violemment saisie d'effroi à l'idée que, dès le mois de septembre, sa vie serait de nouveau comme avant : « Que les professeurs s'étonneraient, comme durant l'année écoulée, de voir ses résultats dégringoler, que les voyages en tramway en compagnie de Thérèse Levy, Marylène Pensis, Claude Javeau, lui seraient reprochés avec brutalité, que Claudio serait toujours là, pour la frapper, que Lou serait toujours aussi lasse, aussi peu efficace, et que le père serait plus que jamais dépassé par les événements » (CF 187). « Hors d'elle », parfaitement consciente que l'inquiétude de sa mère Lou lui vient non d'une réelle compassion, mais du seul désir d'éviter un scandale devant toute la famille, Agnès n'en ouvre pas moins les vannes et donne libre cours à sa fureur :

Des années de silence humilié lui montaient dans la gorge, pareilles aux vagues lourdes de la mer du Nord, elles avançaient avec puissance, oui, Agnès avait soudain la gorge labourée par les mots ravalés, le sperme, l'ignorance, tout se précipitait si brusquement sur sa langue qu'elle en aurait étouffé, qu'elle en serait morte, si elle ne s'était pas mise à hurler, devant tous ceux-là, qui mettraient des années à la comprendre, et encore, pas tous parmi eux, qu'elle voulait fuir, qu'elle voulait vivre, qu'elle voulait aller en pension, que ses trois dernières années au Lycée, elle les passerait à l'internat, vous avez compris? Et j'irai dans la ville la plus éloignée de la capitale, et si vous le voulez, je quitterai même ce pays, moi aussi j'irai en Afrique ou au Pérou, j'en ai plus qu'assez, je veux aller en pension. C'est compris? (CF 187-188)⁴².

⁴² Dans *Perdre*, Mertens relate que Dora lui avait confié « qu'autour de ses treize ans, elle avait eu un ami, pervers et brutal, dont elle se plaisait à provoquer la violence [...]. Auprès de lui, elle vivait dans l'épouvante – mais ne pouvait plus s'en passer. Il lui était impossible de se soustraire aux “châtiments” qu'il lui infligeait. [...] À la fin, elle avait dû supplier, sans fournir d'explication, qu'on la changeât d'école. Elle s'était fait envoyer dans un internat au sud du pays, où son cher bourreau ne pourrait plus la relancer, la harceler. (Mais elle avait continué de vivre dans la hantise qu'un jour ou l'autre il reparaitrait, qu'un samedi, au bal, il serait de nouveau là devant elle, et qu'elle ne pourrait plus lui échapper.) » (Mertens 1984, 134-135). Plus loin, il ajoute : « bien plus tard, tu me révélas surtout que, lorsque tu avais douze ou treize ans, un garçon plus âgé que toi, dont tu étais folle, t'avait initiée aux choses de l'amour en t'obligeant de force à lui sucer le dard, et à avaler, sans en laisser perdre une goutte, le liquide glaireux et âcre... Plus le viol te faisait horreur, moins tu parvenais à t'y soustraire. /Le scandale, au sein de ta famille, aurait dû être énorme : on préféra l'étouffer, on t'ostracisa seulement, pour des années, dans un collège de province. Seule la passion que tu inspiras à une religieuse, puis l'enfant que te fit un jeune diplomate plein d'avenir, au

Au cours de cette scène où sa fille leur a craché à tous son désarroi à la figure, Lou comprend que, bien qu'elle lui ressemble comme une jeune sœur, il y a dans le visage d'Agnès « une marque qui n'était pas d'elle, mais qu'elle connaissait cependant » (CF 188). Chez qui l'avait-elle donc déjà observée? Choquée de découvrir en sa fille un trait de celui qu'elle avait cru pouvoir oublier à force de volonté et avec les années, de « celui qu'elle avait trahi », mais qu'elle avait retrouvé brièvement au début de la guerre alors qu'elle était mariée, Lou pénètre enfin le mystère de ce qui l'a toujours gênée dans Agnès :

Elle eut la révélation que le trouble qu'elle éprouvait depuis toujours face à sa fille, que le sentiment d'agir sans cesse à contretemps avec elle, n'avait rien à voir avec Agnès elle-même, et que c'était affreusement triste de découvrir cela. Ainsi Ilan l'avait pourchassée à travers leur fille, de façon tellement insidieuse que, jusqu'à ce moment précis où Agnès avait exigé d'être envoyée en pension, en hurlant, avec cet air qu'avait Ilan, le doux Ilan, pour exiger et pour hurler, Lou n'avait rien deviné. Elle ne s'attendait pas, Lou, à renouer de cette façon avec son amour. Elle ne s'y était pas préparée. Elle eut l'impression de subir la plus lâche des agressions, alors qu'elle avait depuis longtemps baissé la garde. Le choc fut tel qu'elle devina ce qui la fatiguait depuis longtemps, qu'elle cerna enfin avec précision ce qui l'empêchait de vivre jusqu'à présent. Sa colère submergea la souffrance. /Sur-le-champ, elle pensa qu'elle enverrait Agnès aux frontières du pays (CF 188-189).

De retour à Bruxelles, bien décidée à rompre avec « ce type cynique qui l'humiliait et la frappait » (NSH 147) – mais la rupture ne se fera pas sans mal! –, Agnès ne répondra pas aux lettres de Claudio qui lui font comprendre que « les vieux démons n'étaient pas morts! » (CF 193), toute préoccupée qu'elle est de fuir et « sûre d'une seule certitude » : que « sa libération à elle n'aurait lieu qu'au pensionnat », que, « pour se libérer », il lui faut « commencer par s'enfermer » (CF 194), consciente que, quoi qu'elle vive à l'avenir, sa mémoire conserverait à jamais l'image de celui qui l'avait violée pendant de désespérantes vacances à la mer. En route vers le pensionnat, « bien qu'elle se fût promis de ne plus jamais supporter ce qu'elle avait supporté, de ne plus jamais vivre ce qu'elle venait de vivre, bien qu'elle larguât en cet instant son passé et les ruines de son enfance, malgré cela, peut-être à cause de cela, Agnès se sentit envahie par une émotion qu'elle prit pour du bonheur » (CF 195); enfin « elle renouait avec le plaisir de n'appartenir qu'à elle-même, et, forte d'une première expérience amoureuse, elle se promit qu'en tout cas, elle n'aimerait *plus jamais un jaloux!* » (NSH 148).

Tandis que, pour la plupart de ceux qui y séjournent, « le pensionnat » représentait une punition, pour Lila, les trois années passées à Arlon – « une vie rangée, studieuse, et des amitiés nouvelles, la fille unique qui ne

terme d'un bal où il avait trop bu, te tirèrent de là... Loyal, le coupable te proposa le mariage. Tu acquiesças, et avortas ensuite à son insu. /Ce mélodrame étrange, tu me le racontas à mots couverts, chapitre après chapitre, épisode après épisode, toujours de la même voix blanche, un peu altérée... Comme si tout cela s'équivalait – un viol après l'autre – dans une mémoire à jamais blessée » (Mertens 1984, 216).



regrettait pas d'être fille unique savourait malgré cela ses amitiés féminines, des filles formidables, Natzy surtout, et Malisan, *Des étrangères* » (NSH 151) – furent l'une des époques les plus heureuses de son existence. « Rendue à elle-même », elle aura tout le loisir de s'y interroger sur « ses errances passées », notamment le fait d'avoir été attirée, jusqu'à présent, par des hommes violents qui la démolissaient, « et cela, non, elle ne le voulait plus! »; aussi, convaincue que l'amour l'éloigne « de son choix de vie », se décide-t-elle à faire une pause côté sentiments (NSH 148).

« Désireuse de se connaître elle-même », alors qu'elle a la sensation irritante d'avoir toujours cédé à des désirs autres que les siens – « la famille qui en avait assez d'être juive, des parents qui se disputaient, les études décevantes, des garçons qui ne l'approchaient que pour la ligoter! » –, avide de silence et de liberté, afin de « comprendre ses propres désirs, parfois contradictoires, souvent irrationnels », et même si elle ignore de quoi demain sera fait, ce qu'elle sait, c'est qu'elle quittera le Petit Royaume dès que possible, qu'elle prendra ses distances avec ses parents et tous les amoureux jaloux, qu'elle se choisira un métier lui offrant la liberté d'être nomade, résolue à cultiver ses deux passions : parler des écrivains et pratiquer la lutte. De même qu'enfant, elle a eu deux vies – la réalité de jour, la fiction de nuit –, à l'avenir elle aura deux professions dans lesquelles elle se promet d'exceller, les conférences littéraires le jour, les combats de catcheuse la nuit, deux activités apparemment incompatibles, mais qui, pour elle, « possédaient une évidente unité, oui, la littérature et la lutte relevaient bien du même domaine, celui du combat avec soi-même, celui de la descente dans les profondeurs humaines, Lila adolescente venait de sceller sa destinée » (NSH 148-149). Lors de ses nombreuses convalescences, n'a-t-elle pas en effet appris par le dictionnaire *Larousse* – « son amour d'enfance », « le livre qui lui a ouvert des espaces de rêve » – que *Ceux qui vivent, ce sont ceux qui luttent* (NSH 150) ! Ainsi, la petite fille, porteuse du « funeste esprit de famille »⁴³, celui qui lui fut inoculé « dès le berceau » par sa mère Lou et qui incite à se méfier du bonheur et surtout à ne jamais y succomber – raison pour laquelle Lila « rechercha les précipices durant de nombreuses années, avant de penser *Peut-être est-ce parce que je suis une Keil que je tombe toujours amoureuse des catastrophes* » – s'engage franchement dans « une lutte systématique contre le fatum familial » (SI 8-9).

De fait, au cours de ses années d'Université, se détachant de plus en plus d'une famille que les aléas de la vie ont convertie en « petits-bourgeois à la mentalité parcimonieuse, qui rendait la vie étroite et les préoccupations mesquines » (NSH 153), décidée plus que jamais à s'expatrier dès qu'elle aura son diplôme de philo en poche, convaincue « que sa vie sera toujours un processus de construction, et que, pour construire, il faut avoir le courage de tuer ce qui vous détruit », se préparant en conséquence, « corps et esprit », en étudiant le jour et en apprenant l'art de la lutte le soir – « la lutte romaine

⁴³ Ailleurs, Lalande parle du « mortifère "esprit Keil" » (Devillers 118).



et la littérature, c'était sa vocation » –, Lila devient progressivement *Gladiatora*, une catcheuse qui, au terme de combats exacerbant voluptueusement sa sensualité, abat – « on est dans la fiction » – ses adversaires sans miséricorde (NSH 153-156). Dans un auditoire adjacent au sien, elle sait que, parmi les étudiants en droit constitutionnel, se trouve un étudiant, futur juriste international, dont elle admire la liberté et auquel, bien des années plus tard, elle dévoilera sa nature de lutteuse. Pour le meilleur et pour le pire!

3.2. Sa « période russe »

C'est également au cours de ses études universitaires que Lila entame ce qu'elle appelle sa « période russe ». Tout d'abord, par la lecture des *Frères Karamazov*, un roman dans lequel elle se retrouve entièrement – « la détestation du père jusqu'au crime, oui! » – et qui l'innocente d'un sentiment dont elle se sent à la fois coupable et incapable de se libérer – « Lila, heureuse seulement en fiction, s'est sentie soulagée lorsque le père Karamazov fut occis » –, mais aussi un roman dans lequel il lui est donné de découvrir « des fous merveilleux », « des passionnés », « des personnes qui aspirent à une destinée plus large » (NSH 158-159). Ensuite, par la rencontre de « Dostoïevski », un étudiant à moitié russe qui lui offre « un monde qu'elle admirait à travers les livres » et au sein duquel, rêvant de grands espaces et d'aventure, elle s'engouffre « avec ferveur », un cosaque grâce auquel elle allait enfin « rejoindre quelque chose qui lui ressemblerait davantage que sa triste famille au Petit Royaume » (NSH 160-161). Certes, « joyeuse de découvrir un art de vivre comme celui-là, loin du lourd esprit bourgeois », elle connaîtra le bonheur au début de son mariage. Toutefois, à la suite de gestes et de mots incongrus concernant la judaïté de celui auquel il a succédé, il se glissera entre son mari et elle « quelque chose qui relevait d'une découverte désagréable et d'un étonnement secret, une chose qui ne portait pas encore de nom, mais qu'un jour Lila désignerait formellement » (NSH 163). L'installation dans un pays aussi dangereux que le Congo ajournera quelque peu « sa compréhension du couple qu'elle form [e] avec Dostoïevski » (NSH 164).

Dans le journal intime qu'elle tient à cette époque, Lila racontera notamment la terrible peur ressentie lors de la fameuse « nuit africaine », une nuit au cours de laquelle elle avait éprouvé l'« impression troublante de renouer avec son histoire familiale », elle qui, dans sa jeunesse, avait souvent joué à « se cacher des Allemands » : « oui, au cours de la nuit africaine, le souvenir du jeu de l'enfance avait envahi la mémoire de Lila » (NSH 165-166). Revenue d'une mort annoncée, elle se promet de n'accorder désormais de l'importance qu'à ce qui en a vraiment, de « ne vivre que pour ce qui était grand, c'est-à-dire l'art », encore trop naïve, malgré ce qu'elle vient d'expérimenter, « pour imaginer les innombrables embûches qui se dressent sur le chemin des candidates à la sainteté » (NSH 166).



De retour dans le Petit Royaume, « Belle au corps dormant », conservant de ses combats passés « le souvenir d'émotions brûlantes » et jugeant que sa vie « nécessite quelques amendements » (NSH 167), elle aspire à re-devenir *Gladiatora*, à reprendre la lutte romaine qui, elle le sait, « n'est efficace que si elle libère le corps et l'esprit de toute retenue, du respect de l'autre, du *Tu ne tueras point* » (NSH 168). Elle qui, dans la vie quotidienne, abhorre de devoir vaincre l'autre, se transforme du tout au tout aussitôt qu'elle s'immerge dans la fiction : elle y est gagnée par « des pulsions incompréhensibles à celle-là même qui les subit, puisque, dans le réel, Lila est la femme qui dénonce la souffrance des hommes, fustige l'arrogance des puissants, regrette l'humilité des démunis » (NSH 168). Après tout, pense-t-elle, « l'imitation de la violence » n'est-elle pas la meilleure réponse « à la violence réelle, celle qui, depuis la fin de la guerre, noie le monde de façon insidieuse » (NSH 170)? Une violence sournoise et mauvaise qui ne l'épargne pas elle-même, qui « n'a rien pardonné », qui « se méfie des vieux Allemands qu'elle croise au gré de ses voyages », et lorsqu'un soir, en Colombie, dans « ce continent muselé, souffrant sous les dictatures » (GA 14), un Allemand d'un certain âge lui est présenté, elle ne peut s'empêcher de se demander « où il était pendant la guerre? » (NSH 171). Attitude aussi aberrante qu'irrépressible⁴⁴, Lila le sait, car elle comprend qu'il est difficile d'être Allemand depuis Auschwitz, comme elle sait qu'il est difficile d'être juif depuis Auschwitz, parce qu'Auschwitz a engendré un monde mauvais, un mal qui pourrait lentement, secrètement, irrémédiablement la planète » (NSH 172).

Après une décennie pendant laquelle ses progrès de *Gladiatora* ont été freinés par son mariage et ses voyages à l'étranger avec Dostoïevski dont elle se sépare bientôt, Lila, qui revient s'installer définitivement dans la capitale du Petit Royaume, se dit qu'il est temps pour elle d'« affronter un retour sur ses désirs d'enfant » (NSH 175), les aventures de pirates qu'elle se racontait dans chambre, la lutte libre... Cédant « à cette étrange besoin de combat », elle se réinscrit dans un club de lutte, jouissant « au-delà de l'avouable » à « la perspective des embrasements corporels et des émotions sensuelles » (NSH 176). Parcourant les livres qui narrent l'histoire de combattantes antiques, tel le récit de la mort de *Gladiatora*, « la plus belle, qui se laissa percer le cœur par celui qu'elle aimait, gladiateur comme elle » (NSH 177), écoutant la musique de Monteverdi qui lui offre le combat de Tancrède de Hauteville, le croisé, et de Clorinde, la guerrière sarrasine dont il est épris, Lila s'interroge sur l'homme qu'elle aimera et qui sera capable de combler ses désirs. À la télévision, elle écoute un spécialiste en droit international s'exprimer sur l'im-

⁴⁴ Dans *Le gardien d'abalones*, Louise assiste à une scène où un républicain espagnol, malmené par le libraire Buchholz, lui demande s'il est venu en Colombie « avant ou après la guerre ? ». Devenue plus indulgente, Louise a conscience que « venir en Colombie juste après la guerre ne veut pas forcément dire que cet homme a appartenu à ce que Louise hait le plus au monde. Cela ne veut pas forcément signifier que cet homme est de ceux qui ont poursuivi et tué des millions de Louise Keil » (GA 16).

prescriptibilité des crimes de guerre : « Auschwitz? ni oubli, ni pardon! », entend-elle; en accord avec ce qu'il dit, elle sent une joie étrange chasser sa morosité et pense qu'elle est en train de « tomber amoureuse d'une image » (NSH 179). Trois jours plus tard – « le destin aime jouer des tours » (NSH 179) –, Lila et Samuel se croiseront dans la librairie d'un ami commun, non sans se remarquer... La semaine suivante, une surprise la tétanise : à l'écoute d'une émission culturelle nocturne à la radio, Lila surprend le célèbre juriste commenter en termes élogieux son ouvrage sur le combat de Tancrede et Clorinde (NSH, p181)⁴⁵.

3.3. Sa période « noire »

Lors de leur rencontre dans un restaurant grec de Bruxelles où ils dînent en compagnie de quelques amis, à la question qu'il lui pose de savoir *qui elle est*, Lila lui raconte non seulement son nomadisme, mais aussi son désir de trouver un lieu où poser ses valises, à la fois émue de se trouver à côté de cet homme et fascinée par l'impression de détresse qu'il dégage et qu'elle sent proche de la sienne, « hypnotisée par l'homme qui lui ressemble, non physiquement, mais moralement, ils sont jumeaux, identiquement blessés par une enfance abandonnée » (NSH 182)⁴⁶. Et quand, éperdu d'ivresse, il vomit, d'abord dans le restaurant, puis dans la voiture de Lila tout au long du trajet de retour jusque chez lui, le fait de ne pas éprouver de dégoût pour ses dégueulis lui révèle qu'elle est « amoureuse comme jamais » de cet homme (NSH 182)⁴⁷.

⁴⁵ Ce petit ouvrage de Lalande n'est sorti qu'en 1998, c'est dire qu'on est en pleine fiction. Plus loin, il est signalé qu'elle a publié un livre sur le combat de Tancrede et de Clorinde (NSH 236).

⁴⁶ Dans *Perdre*, Mertens signale que sa mère, une juive née au début de la Grande Guerre dans une famille catholique, perdit la foi lors de sa naissance à lui, advenue le 9 octobre 1939, le jour même où Hitler décréta l'invasion de la Belgique : « Non, non : je n'ai pas dit qu'il y avait eu rapport de cause à effet! Mais, dès 1936, elle était de cœur avec les républicains espagnols. Elle n'a plus dû mettre les pieds en Espagne après la victoire de Franco » (Mertens 1984, 188). Dans un entretien au journal *Le Soir*, intitulé « Mertens ou la passion de l'enfance », où il révèle que, né de père résistant et de mère juive, il a vécu la Deuxième Guerre comme « enfant caché », Mertens indique que « Ce n'est qu'à la mort de ma grand-mère que ma mère m'a appris que j'étais juif. Je me suis toujours demandé pourquoi elle me l'avait dissimulé si durablement. Au début, ça m'a mis en colère et puis, finalement, je me suis dit que c'était bien de commencer sa vie en recevant de plein fouet l'opacité du monde. Vivre caché dans un monde où les gens se cachent, mais sans jamais vous dire que vous êtes caché avec eux, pour un futur écrivain, c'était une situation idéale » (interview de Pierre Mertens par Michel Grodent, *Le Soir de Bruxelles* du 8 octobre 2009).

⁴⁷ Dans *Le gardien d'abalones*, c'est en voyant F. vomissant dans la salle de bains que Louise « s'est alors avouée (sic) combien elle aimait cet homme » (GA 44), une passion amoureuse qui dérange un certain Pierre! Dans *Noir*, Anna relate en détail deux séances de nausée, « drôles et sordides », qu'elle a eues pendant sa relation avec Vronski. La première, après « une opération à l'issue incertaine » qu'elle a subie, due à l'indifférence et à la méchanceté de Vronski : « Ce fut en silence que l'amertume de ma vie se mélangea à l'eau bleutée de la cuvette [des toilettes] » (N 125). La deuxième, « une de ces nausées inexplicable [s] en apparence, tellement révélatrice de ma désolation intime. Je l'ai appelée "la nausée du rôti de

Le surlendemain, à peine pénètre-t-elle chez lui qu'elle comprend, consentante, à son « sourire carnassier » que « c'est à une dévoration que Samuel la convie, un festin d'ogres, un combat de gladiateurs », que « rien ne sera petit ou faible avec Samuel, elle sera toujours dans la démesure » (*NSH* 183). Lors de ce premier rendez-vous, leur conversation porte sur les exilés chiliens qui, fuyant le régime de Pinochet, débarquent depuis quelques années en Belgique et dont Samuel prend soin. Le soir même, ces « deux êtres en passion », après « les délices de la fusion sexuelle », se confient leur histoire,

émus de découvrir de semblables blessures dans l'enfance, des indifférences maternelles qui ressemblent à des abandons, des mères trop amoureuses de leur amant pour donner l'amour nécessaire à l'enfant qui se trouve à leurs côtés, une sorte d'oubli maternel qui ne serait qu'une inconscience cruelle, mais les dégâts sont là, chez Samuel comme chez Lila, un besoin inextinguible d'amour, une fragilité qui désespère, une exigence démesurée auprès des autres, peut-être une enfance dont ils ne sont jamais revenus parce qu'elle n'eut pas réellement lieu, une attente permanente d'une impossible compensation, Samuel et Lila comprennent qu'ils étaient destinés l'un à l'autre, ils sont frère et sœur, amants unis par un passé de blessures, ils se disent qu'à cause de ce passé, ils sont unis pour la vie, ignorant que ce qui les rapproche sera ce qui les séparera (*NSH* 185-186).

Par ailleurs, lorsqu'elle lui confie que, dans « son enfance de solitude », le soir au fond de son lit, elle imaginait des histoires de combats et des luttes de gladiateurs, à l'écoute de « ses fictions de Gladiators », Samuel se lance dans le récit de ses rêves et fantasmes sexuels, « son désir de faire l'amour après des affrontements des corps, des luttes réelles, il en a la tête qui tourne rien que d'y penser »; l'idée ne peut qu'exciter Lila puisqu'elle s'apprête à vivre avec l'homme qu'elle adore ce qu'elle vit dans ses combats de lutteuse professionnelle... « les deux amants se regardent, éblouis par une ressemblance qui les soude davantage encore » (*NSH* 186-187). Certes, « cette passion incroyable qui leur est tombée dessus » provoque quelques jalousies, car « le bonheur étalé des amoureux est souvent insupportable à ceux qui ne sont pas comblés en ce domaine » (*NSH* 187).

veau » (*N* 125). Ça se passe en effet après un repas où Vronski et elle ont mangé un rôti de veau aux champignons arrosé de trois bouteilles de Mouton Rothschild 1962 : « La guerre couvait entre nous. Dans ces moments de déchirement, nous nous conduisions de manière sauvage, terrorisée. Nous avons avalé ce rôti de veau comme des chiens. Sans retenue, sans répit. Je me sentais épuisée comme après un combat de gladiateurs au cours duquel personne n'a triomphé, personne n'a perdu » (*N* 125-126). En sortant de l'appartement de Vronski, à peine est-elle entrée dans l'ascenseur qu'elle ne peut se retenir : « Stupéfiant! [...] Du tout grand spectacle. Les repas de Gargantua, les orgies des Romains, je les distançais de loin, à moi toute seule. Je vomissais tout ce que j'avais avalé depuis que j'étais née. Quarante-huit ans [...]... Grandiose, vous dis-je! » (*N* 126-127). « Oui, c'est cela que j'ai pensé entre les spasmes, alors que je me cassais en deux sous la violence de la nausée la plus formidable de ce siècle. J'avais l'impression de rejeter au loin le mal qui alourdissait mon corps, l'entravait. Je renouais avec les forces vives » (*N* 128); « De toute cette aventure, ne subsistait en moi qu'un sentiment inavouable : la fierté » (*N* 129).



Grâce à Samuel, « le prince magnifique qui lui ouvre le monde » (NSH 190), voilà que Lila, qui fustigeait les Palestiniens depuis les attentats de Munich, profondément marquée qu'elle est par « une histoire familiale qui ne pardonne pas, qui reste à l'affût du danger », non seulement fait la connaissance de Naïm Khader⁴⁸, le représentant de l'OLP à Bruxelles, et de sa femme Bernadette, mais parle désormais sans frémir à ceux qui, récemment encore, « vus de loin, l'effrayaient, la choquaient » (NSH 188). À l'avenir, elle qui naguère fut agressée verbalement par un groupe de Palestiniens lui reprochant à elle, la représentante d'Amnesty International, de ne pas dénoncer les tortures endurées par leur peuple, avide d'adhérer aux positions politiques de son compagnon même si « elle reste farouchement solidaire d'Israël, de son droit à vivre en paix », ne verra plus jamais un Palestinien comme auparavant, car « Samuel lui a ouvert le monde arabe, une *autre* histoire que celle de sa famille et des camps de concentration » (NSH 194).

Se vouant entièrement et plus que jamais à sa passion pour cet amant en qui elle puise une force nouvelle, Lila reprend ses entraînements de lutte romaine, un sport qui exige d'elle discipline, force et délicatesse. Sous le nom de *Gladiatora* – mais incognito, car « elle ouvre cet îlot de liberté pour elle seule » –, elle s'apprête à livrer des combats sans rien en dire à Samuel. Entre-temps, ensemble – « insensiblement ils sont entrés dans la fiction » –, le gladiateur Samuel et la lutteuse Dora⁴⁹ s'amuse à mimer « des combats sensuels où leurs corps s'enchantent des affrontements » (NSH 198-199),

découvrant à quel point l'amour physique est bon dans une fiction qui libère, *ils jouent*, et même si leurs jeux miment la violence, même si leurs scénarios parlent de mort et de dévoration, ils en ressortent plus que jamais vivants, Samuel affirme que leurs combats sont des hymnes à la vie, au couple qu'ils forment dans le réel, qu'il n'y a pas de règle en amour, sinon celle de la joie (NSH 200)⁵⁰.

« Quelques années plus tard... » (NSH 201), c'est à Berlin, dans la capitale du Pays Déchiré, que Lila débutera sa carrière de lutteuse professionnelle, non sans crainte, « prisonnière d'une mémoire cruelle » : n'est-il

⁴⁸ Naïm Khader fut assassiné le 1^{er} juin 1981 à Ixelles (Bruxelles).

⁴⁹ Lila prend ici le nom que Pierre Mertens utilise dans *Perdre* pour désigner Françoise Lalande.

⁵⁰ Dans *Perdre*, après avoir évoqué la « mémoire à jamais blessée » de Dora, Mertens relate leurs rencontres cathartiques : « Alors que tu resurgissais devant moi en peignoir de bain, je me disais qu'il aurait fallu que nos fantômes se rejoignent pour que nous leur tordions le cou. En théâtralisant un viol que tu aurais subi, le supplice auquel j'aurais été soumis, nous transcendions par l'absurde l'inhumanité de l'univers et les horreurs du temps, les terreurs de l'enfance et les désastres de l'actualité, nous inversons les termes de ce qu'il y a de pire sur cette terre. / Evacuée, la chiennerie; gommée, la niaise barbarie des choses. / Nettoyés, les amants. / Mais comment décrire une aussi scandaleuse *catharsis*? » (Mertens 1984, 216); plus loin, il décrit une de ces scènes chaudes entre *lui* et elle, la « gladiatrice » (Mertens 1984, 273). A propos de la métaphore de la gladiature, Mertens signale que, dans le combat amoureux ou le jeu érotique, tels des gladiateurs ou des lutteurs, les amants singent « la violence d'aujourd'hui, puisque, dans l'amour, on produit des gestes de violence, des gestes barbares, des gestes de gladiature, pour conjurer effectivement la violence qui est partout » (Mertens, in Bajomée 86-87).



pas en effet aberrant d'aller livrer un combat « dans un pays aussi peu aimé par sa famille », dans cette ville que ses ancêtres durent fuir un siècle plus tôt et où le nom *Keil*, « porteur de bagarres et de cris », occupe trois lignes dans l'annuaire téléphonique? Ou est-ce, au contraire, ce qu'elle a intimement désiré, « commencer à se battre là d'où était partie la souffrance du monde? » (NSH 203-204). Quelle qu'en soit la raison profonde, elle y apprécie « la délicieuse sensation » d'être libérée pour quelques jours du poids de Samuel et constate, apaisée, combien la douleur qu'au cours de leurs premières années de passion, elle ressentait d'être loin de lui, s'est aujourd'hui dissipée « chez la femme passionnée qu'elle est ou qu'elle était » (NSH 205). D'autant plus que, lors de ses déambulations dans cette ville dont le nom seul faisait vomir sa mère – « [s] a vie s'est arrêtée sans qu'elle pût se réconcilier avec l'histoire allemande, manifestant jusqu'au bout une terreur intime au nom de l'Allemagne [...] pour Lou, la guerre ne s'est jamais terminée, elle se déroulait encore et toujours dans son cœur, dans ses nerfs, elle eut peur de la guerre jusqu'au bout, et elle avait transmis cette peur à Lila » –, Lila se sent de moins en moins étrangère aux gens qu'elle croise, presque coupable d'avoir adopté à leur égard une « attitude de rejet provenant d'une histoire encore si présente dans sa famille, mais si lourde et sans espoir pour le futur » (NSH 207).

Se concentrant sur le combat qui, le même soir, opposera *la mystérieuse Gladiadora* au *Molosse de Carthage*, Lila n'approuve pas que l'issue du match soit décidée à l'avance, et ce même si elle doit en bénéficier; elle le dit à son entraîneur « et aussitôt des images de luttes avec Wronski envahissent sa mémoire, des combats dont elle et lui avaient décidé qui en sortirait vainqueur » (NSH 210). Le lendemain, téléphonant à Samuel par obligation plus que par désir, étonnée que les dix années passées à ses côtés aient si vite émoussé la passion dévorante qu'elle avait pour lui, elle doit convenir que, si elle l'aime encore, « son amour s'est heurté à la vie quotidienne, à l'alcoolisme de son amant et à sa haine du monde lors de ses ivresses répétées, *C'est injuste*, regrette Lila, ce qui l'a émue au début de leur relation est ce qui l'irrite à présent » (NSH 216). Une séparation définitive qui, comme lors des tentatives précédentes, ne se fera pas sans malaise ni quelque violence verbale! Dans son journal intime où elle analyse leur relation – « les menaces étaient présentes dès le début, mais ni lui ni elle ne les avaient reconnues, ils proclamaient au contraire qu'une identique enfance abandonnée, leur inextinguible besoin d'amour, leur sensibilité à vif les constituaient jumeaux et les soudaient en un seul corps » (NSH 218-219) –, après avoir écrit « *plus jamais un jaloux*, puis *plus jamais un ingénieur* », Lila, cette fois, ajoute « *plus jamais un alcoolique* » (NSH 219)⁵¹.

⁵¹ En épilogue de *Perdre*, Mertens évoquait déjà cette lente et douloureuse rupture qui s'annonçait : « Plutôt Dora, / toi dont je partage la vie, je ne t'ai pas aimée parce que tu avais été battue, presque violée – quand tu me l'as confié un jour, je ne me suis pas dit : "C'était donc ça!" – non : je t'ai aimée sans rien connaître de la barbarie qui te renvoyait vers moi. / Tu avais grandi sans savoir qui était ton père, dans un pays colonial où la mort s'était mise à bouillonner. / Baptême par le sang. Berceau natal, charnier natal. / Tu mis des années à t'en

Renouant avec des amis perdus de vue, mais surtout avec elle-même, Lila est sidérée de sentir combien elle s'est « aliénée » durant toutes ces années d'une passion « qui excluait tout ce qui n'était pas elle »; évaluant les éventuels dommages, il lui faut pourtant admettre avec reconnaissance, car « une vie passionnée ne fera jamais l'économie de la souffrance », que Samuel lui a causé autant de bonheur que de douleur. Et bien qu'elle soit peu faite pour la vie paisible – les nombreux combats victorieux livrés, toujours contre des hommes, dans plusieurs capitales de l'Europe ne le prouvent-ils pas à suffisance? –, la fatigue morale qui l'étreint et le désir de s'éloigner momentanément des turbulences la convainquent d'entreprendre « un voyage vers *autre chose* » (NSH 220).

3.4. Se libérer du passé pour vivre le présent et affronter l'avenir

À la recherche d'une demeure, Lila se souvient qu'une tâche – « un devoir moral » – l'attend depuis des années, à laquelle elle doit s'atteler sans délai : vider la maison de sa mère décédée cinq ans auparavant, « faire *le vide* de tout!, non seulement des chambres, mais aussi de ses propres souvenirs », décider quoi garder et quoi jeter de tous ces objets accumulés génération après génération au nom du sacro-saint « on ne sait jamais »; mais comment y parvenir alors que « les sentiments que sa mère lui inspire restent mystérieux, tantôt de l'amour, de la tendresse mêlée d'indulgence, tantôt du non-amour, de la révolte, de la colère »; de fait, quoi qu'elle prétende, Lila sait « qu'elle est l'héritière de générations de femmes Keil, entravées par une souffrance, innommable et innommée, la terrible incapacité d'amour, une entrave ancestrale » (NSH 222). Consciente qu'il lui faut à tout prix vider ces lieux, qu'il s'agira d'« une délivrance plus métaphysique que matérielle », mais paralysée par une angoisse – « cette maison serait-elle le dernier obstacle à vaincre pour se libérer de son enfance? » (NSH 223-224) –, Lila fera finalement appel à un brocanteur...

souvenir, à me le dire. / Un homme, une fois, avait enfoncé dans ta gorge, avec son sexe, le cri que tu voulais pousser... Tu lui étais restée un temps asservie. / D'où te venait donc cette lumière tranquille, ce halo que nulle violence du monde n'avait saccagé? / Tu ne voulais pas en parler. / Ce devait être décidément plus simple de devenir martyr ou bourreau que d'en parler, disais-tu. / Alors je rêve d'un réveil. D'un retour. Je demande l'impossible. Je le demande vraiment. Le jour est maintenant proche, je le sens, où je pourrai t'amener, Dora, là-bas, ici : un instant encore, et je te montrerai le terrain vague. Je tendrai le bras en avant, je pointerai l'index vers ce lieu lamentable et hors de portée, et je dirai : Tu vois? C'était là... Nous regarderons ensemble longtemps. Comme si c'était une bonne chose, comme si c'était utile d'en encore s'attarder. / Et je cesserai alors enfin de m'adresser le reproche de ne pas l'avoir aimée, elle, Haweck Wanda, plutôt que Vanessa, plutôt que toi. / De ne pas l'avoir préférée. / De me dire que c'était elle qu'il aurait fallu, jusqu'au bout, aimer. / Puisque tel est le seul crime que j'aie sans doute jamais commis en ce lieu. / Oui, je cesserai de me dire cela parce que si l'on continue de se le dire, on ne peut pas vivre » (Mertens 1984, 365-366).



En retrouvant dans une boîte les lettres qui lui furent jadis adressées par d'anciens amoureux et que sa mère, curieuse invétérée, n'a sûrement pu s'empêcher de lire, cependant sans jamais rien en commenter, mais Lou disait-elle parfois quelque chose?, en tout cas jamais rien ni sur elle-même ni sur la naissance de sa fille, si ce n'est qu'*il faisait aussi beau qu'aujourd'hui*, Lila songe tout à coup que cette déclaration, dans son immutabilité, contenait peut-être quelque message codé, que Lou parlait non pas du temps qu'il faisait au dehors, mais du doux climat qui régnait alors dans sa tête, « ce qui conforte Lila dans l'idée que sa mère, comme elle, n'a jamais vécu intensément que dans la fiction »; elle comprend tout autant que son incapacité à vider la maison maternelle provient précisément de son inaptitude à se colleter avec la réalité – « et quelle réalité!, la mort de sa mère, l'adieu à l'enfance, la libération du passé, concrétisés par tout ce que renferme cette maison » (NSH 226-227).

Bien cachée au fond de la boîte, une énorme surprise l'attend, qui « rend plus obscure encore son histoire familiale » (NSH 230), une lettre à l'intention de sa mère Lou Keil et signée *Ilan*. Certes, Lila sait que, bien avant sa naissance à elle, Lou a aimé un certain Ilan dont la trace, dit-on, fut perdue après son arrestation par la police française lors de la rafle du vélodrome d'hiver en juillet 1942 (NSH 132). Cependant, en constatant que la lettre date de l'année 1958, Lila, qui tremble de percer le grand secret de sa mère, devine que, si Lou l'a cachée là, c'est avec l'intention que sa fille la lise un jour, bien après sa mort... Les questions fusent naturellement dans l'esprit de celle qui, enfant, pâtit affreusement des silences de sa mère et qui, aujourd'hui, souffre horriblement en découvrant la lettre d'Ilan : « il était vivant à la fin de la guerre!, vit-il encore?, Louis était-il au courant? et elle, Lila, qui est-elle pour Ilan? » Entrant dans la lettre de son père, elle y lit non seulement « une histoire scandaleuse écrite par l'orgueil des hommes », mais aussi le bilan qu'Ilan, très malade, y dresse de sa vie, « un bilan qui sonne comme un adieu, alors, arrivée aux derniers mots à Lou et à sa fille, *Vous avez été mes seules amours*, Lila pleure sur les pathétiques ravages du passé » (NSH 232)⁵². Nonobstant, la vérité enfin dévoilée sur ses origines, outre qu'elle lui apporte le bonheur de sentir grandir en elle « un sentiment dont elle se pensait exclue, l'amour du monde [...] une émotion tendre et indulgente pour les faiblesses de l'espèce humaine », la réconcilie avec ses parents, mère et beau-père, dont elle entrevoit enfin la désolante et douloureuse existence. Et Lila de se demander si ses relations tumultueuses avec Samuel ne furent pas en définitive que « la répétition aveuglée de ce qu'a vécu sa mère », mais, à la réflexion, elle ne doute plus qu'à sa passion solaire pour lui, Samuel avait répondu en l'aimant de façon totale, violente (NSH 233-234).

⁵² Dans « Victor » (43-50), Lalande signale que sa mère Lou n'avait jamais aimé quelqu'un de son univers à elle, « à moins qu'elle en ait aimé un, d'une passion définitive, et qu'après l'avoir perdu dans les tourments de l'histoire, elle n'ait plus jamais été capable d'aimer » (Lalande 2003, 49).



Son dernier combat comme lutteuse professionnelle, Gladiadora le livrera en Laponie, au sommet de sa gloire. Bien évidemment, arrivée « au milieu de la cinquantaine » (*NSH* 238-239), attentive aux signes que lui envoie son corps, elle doit admettre que l'arthrose commence à la faire souffrir. Cependant, c'est au cours d'une promenade solitaire dans Ivalo que Lila, qui par ailleurs a un nouveau compagnon, elle qui s'était pourtant juré de vivre seule et libre, « ressent la douceur de l'instant, depuis son impensable découverte, elle aime le monde, elle aime la vie, plus rien en elle ne recherche les abîmes, plus aucune fureur ne la calcine » (*NSH* 239). À son entraîneur incroyablement convaincu que « sa lutte contre le monde » touche à son terme, car elle est enfin parvenue à se délester « de ce qui était mauvais en elle et qui agressait le monde » (*NSH* 241), gagnée par la certitude que « son projet de lutte était une sorte de philosophie appliquée », Lila raconte combien elle se sent heureuse et sereine en ce moment, que « plus elle avance en âge, plus elle aime la vie, elle se connaît elle-même », que « le travail sur soi la passionne » (*NSH* 243). C'est pourquoi, encouragée par l'accueil que la presse et les lecteurs ont réservé à son livre sur Tancrède et Clorinde, les combats, au lieu de les livrer, désormais elle les analysera, les écrira, « révélant la poésie fondatrice de ces récits » : « le désir de se consacrer à l'écriture de combattants célèbres, Achille et Penthésilée, saint Georges et le dragon, lui donne la force d'emprunter une nouvelle route en beauté, seule la sagesse guide sa décision » (*NSH* 244). Assurément, la découverte de ses origines, loin de l'emprisonner ou de l'empoisonner, l'a délivrée d'un pesant fardeau; savourant pleinement la douceur de sa nouvelle vie, elle songe d'une part, « comme le dit l'Écclésiaste, fils de David, roi de Jérusalem », qu'« il y a un temps pour tout, il y a un temps pour combattre le monde, il y a un temps pour reconstruire la tour de Babel, alors, Lila s'offre sans peur au bonheur de vivre », d'autre part, ainsi qu'elle put l'expérimenter lors de ses fictions nocturnes enfantines, « que le bonheur du monde passerait, pour elle, par l'art » (*NSH* 245) qui seul apporte aux hommes « un bouleversement intime et un renouveau » (*NSH* 45); en un mot, « l'art est la seule réponse à la férocité du monde » (*NSH* 406). Pour Lila, le temps est donc venu « de saluer la fin de ce vieux monde », et puisqu'à présent sa volonté de construire triomphe de celle de détruire, elle désire accueillir le XXI^e siècle dans le bonheur, croyant au progrès de l'humanité et déterminée à y œuvrer (*SI* 148).

« Mais un jour, les rêves explosent sous l'attaque brutale de la réalité » (*NSH* 248). Le 11 septembre 2001, effarée par « la puissance d'une haine et d'une intelligence capables de réaliser cela », Lila reverra, elle aussi, des dizaines de fois ces scènes « où l'espoir est anéanti »; « instruite par son histoire familiale que le mal engendre le mal », elle devine que l'histoire des hommes reprend vigueur dans le mauvais sens, tout en refusant de croire, en dépit de ce que certains dirigeants mondiaux s'empressent de déclarer, qu'une nouvelle guerre est enclenchée; mais ce dont elle est certaine, c'est que « désormais, ses propres valeurs paraîtront des idioties aux nouveaux enragés du



monde » (NSH 248-249)⁵³. À la question : *Que faire maintenant?*, c'est d'Israël que lui parviendra la réponse, sous forme d'une invitation pour un rassemblement de trois jours des Keil du monde entier, la première réunion depuis la guerre, en décembre 2002. Submergée par une joie intense, Lila, « qui se voulait sans famille, qui tirait sa force de sa solitude », frissonne de bonheur « à l'idée d'aller en Israël pour y retrouver les siens » (NSH 250).

À Tel-Aviv, Lila passera le plus clair de son temps en compagnie de deux membres de sa « famille Tristesse » (NSH 254), nomades et amoureux de la vie comme elle, deux écorchés dont les trajectoires peu banales sont relatées par le menu dans la première et la troisième partie du roman : Léa Keil et Julius Keil, nés respectivement à Berlin en 1943 et à Seattle en 1966. Celui-ci, un marin homosexuel⁵⁴ complètement étranger à l'histoire de ses parents européens et longtemps ignorant de la tragédie familiale, a fait le voyage en Israël afin d'y trouver « des réponses aux sombres questions qui taraudaient les Keil depuis la nuit des temps » (NSH 346); celle-là, une violoncelliste de réputation mondiale, qui a choisi de « jouer uniquement pour des hommes et des femmes au destin singulier » (NSH 92), s'y est rendue afin d'y interpréter son dernier opus, *L'Amour du monde*, « un chant [qui] dira la douleur des millions d'assassinés, il dira aussi, surtout, l'amour de la vie » (NSH 392), car n'est-ce pas « ce dont le monde avait soif » (NSH 387)? De fait, un des moments les plus forts de la cousinade sera le concert-événement que Léa et cent violoncellistes offriront dans le jardin des Justes du mémorial Yad Vashem.

Lors de l'assemblée finale, le doyen de la tribu Keil proposera de porter un dernier toast *À la vie!* (NSH 407), une façon pour la communauté juive, rappelle Lalande, de dire la force vitale qui l'anime malgré toutes les souffrances qui lui furent infligées. Oui, « *La vie, comme une fête!*, oui, elle sera une fête jusqu'au bout [...] *À la vie!* », proclament nos trois cousins « qui s'émerveilleront jusqu'au bout de tout ce qu'elle leur aura apporté » (NSH 411-412). Pour Lila, il s'agit en outre d'un agréable souvenir du temps des complicités joyeuses avec sa grand-mère, celle qui lui apprit « l'amour de la vie, alors, honneur à Liza Keil » (NSH 374-375), à Liza qui « avait traversé la guerre avec les privations et les terreurs que l'on sait » (SI 20), à Liza qui « avoua son bonheur d'exister, lorsqu'elle montra à quel point elle savourait la vie en déclarant, le jour de ses quatre-vingt-dix ans, *On ne devrait jamais*

⁵³ « Quant au 11 septembre, je l'ai vécu, comme presque tout le monde, en direct. Et pendant des mois, je me suis sentie mal. Cet événement (pas vécu comme une tragédie par tous...) avait réanimé en moi la peur de la guerre que ma mère m'avait léguée. Volonté meurtrière des peuples : comment faire l'économie de cela quand on est, comme moi, l'écrivain de la douleur des faibles? » (Paque 11-12).

⁵⁴ Comme Lalande le confie dans l'interview qu'elle accorda à Jean-Michel Minon, ce Julius doit beaucoup à l'écrivain belge Conrad Detrez qui lui fut présenté par Pierre Mertens en 1976 et avec lequel elle partagea une profonde amitié ainsi qu'un certain vécu : « Non seulement nous avons mis tous les deux notre expérience latino-américaine dans nos romans, mais nous sommes aussi restés tous les deux des "Wallons errants" » (Minon 39).



mourir» (SI 11)⁵⁵, à Liza qui, lorsqu'elle buvait du champagne avec les siens, ne prononçait pas « le *À votre santé!* ou le familier et joyeux dans sa sonorité *Tchin!, Tchin!*»; non, au moment où les coupes s'entrechoquaient, ils disaient tous « *À la vie!*, ayant en eux la force de ceux qui connaissent le prix de la vie, n'ayant en aucune manière la tentation romantique de la menacer par des passions d'amour ou des destins de poètes »; et Lila de se dire que « *C'est sans doute pour cette raison que moi, j'ai voulu mourir, j'ai connu des passions, je suis poète* » (SI 40). Alors, « *Buvons, grand-maman! À la vie!*, les deux complices savouraient dans le champagne le plaisir de se savoir différentes de cette tribu de casse-bonheur, de respire-peu, et de tourne-vite-la-page » (SI 98-99).

À ses deux cousins fascinés par « la révélation *Gladiatora* » et curieux de connaître le sens qu'elle donna à ses combats, Lila fera le récit de son enfance dans une « famille de tapés » (SI 73), que les tragiques aléas de la guerre avaient rendue imperméable à l'amour – Oui, « les Keil étaient des handicapés de l'amour, elle comme tous les autres de la famille » –; elle leur racontera les « souvenir [s] vénéneux » (SI 61) à extirper et la nécessité de « trouver une parade, et ce fut la lutte franche des corps »; raison pour laquelle elle se mit à endurcir le sien afin de pouvoir rejoindre « les arènes où des hommes aux désirs primaires tenteraient de la vaincre », possédée par une fureur qui n'avait rien à voir avec le sport, combattant, pensait-elle, non pas des gladiateurs de foire, mais le monde, jusqu'au jour où elle comprit, dit-elle, « *que je ne combattais pas le monde, mais moi-même!, à l'instant où je sus que j'étais ma pire ennemie, oui, à l'instant précis où je compris cela, j'ai trouvé la paix!* », précise-t-elle, « *J'ai commencé une nouvelle histoire avec la femme pacifiée que j'étais devenue, et cette histoire trouve sa conclusion heureuse, ici, à Tel-Aviv, avec vous deux* » (NSH 414-415).

Faire table rase, entamer une nouvelle étape, n'est-ce pas également ce que se proposait la protagoniste du *Gardien d'abalones*, Louise Keil, cette juive à la personnalité aussi tourmentée – voire paranoïaque – qu'énigmatique et porteuse en elle, telle une blessure incurable, du poids d'un lourd passé, lorsqu'elle décida de s'installer en Equateur, sur la côte Esmeraldas, dans une mesure délabrée, mais offrant au visiteur « un silence, un vide, qui n'étaient pas le néant » (GA 59)?

Au-delà des travaux fastidieux que la garde des *abalones* constitue, il y a le miracle d'avoir enfin trouvé un lieu idéal. Pour se laver de toute pensée mélancolique. Pour abolir les peines qui viennent de l'enfance. Pour effacer de sa mémoire certaines images où la rage le dispute à la terreur. « Dans cette maison, pense Louise, j'oublierai. » Elle oubliera les rues grises d'Europe. La poussière grasse des pavés du Nord. Elle oubliera que ses désirs n'avaient pas de corps. Elle oubliera que la petite fille qui portait son nom avait été violée. Elle ne saura plus quand cela s'est passé. Elle ne se demandera plus pourquoi elle n'est pas morte, alors, même si quelque

⁵⁵ Dans un bref texte intitulé « Qui a tué Liza Keil? », Lalande s'interroge sur la mort de sa grand-mère : « Comment est-elle morte, non pas dans une de mes fictions, mais dans la vie réelle? Après avoir pleuré pendant sept jours? Il faudra que j'écrive un roman pour le savoir » (Devillers 118).

chose en elle a péri à cet instant. Elle, Louise, ne portera désormais plus jamais cette petite mort en elle. « Ici, croit Louise, je n'aurai aucune difficulté à vivre. » Le Pacifique abolit tout (GA 61-62).

À l'écoute du magnifique chant de l'océan, à la vue de ses puissantes vagues se fracassant sur le rivage et happées par le corps de la terre, Louise sent en effet se précipiter en elle « des émotions aussi violentes que fugitives »; elle est telle « une maison au printemps, qu'une ménagère nettoie à fond [...] ». À l'intérieur, c'est l'espace que l'on rend limpide. Après cette opération, on ne remet jamais les meubles à la même place » (GA 62). « Comme c'est bon d'être vivante » (GA 64), peut-elle enfin s'exclamer, gagnée par l'ivresse de ce Pacifique si ensorcelant et envoûtant. C'est pourtant là, alors qu'elle se sent enfin « en harmonie avec le monde » (GA 63-64), qu'elle commettra « un lamentable et heureux holocauste » (GA 37), le massacre des mollusques dont elle avait la garde, mais qui, s'incrutant « dans sa tête comme un cancer » (GA 64), constituaient une menace pour son bonheur, ainsi que l'incendie de l'océan et de la demeure du gardien. Son forfait consommé, pour la première fois depuis son enfance, la jeune femme sent que sa vie lui importe, qu'elle « ne goûte plus au fond de sa gorge la saveur amère du désespoir », qu'elle « ne garde plus au fond des yeux les images grotesques de son adolescence », qu'elle « ne remue plus dans ses souvenirs les chants du désespoir », en un mot, que « vivre est un acte possible », qu'« être gardien d'*abalones* était l'acte brisant »; à présent, elle sait que « la coquille entourant sa vie est plus fragile que celle des *abalones* et qu'elle pourra la briser enfin » (GA 68).

Se sentant néanmoins coupable et peut-être traquée, condamnée à l'anxiété et à une errance perpétuelle à laquelle elle semble cependant s'être fort bien accommodée – « Tout est vain. Excepté le mouvement », se dit-elle (GA 83) –, Louise ne cesse de s'interroger sur la signification profonde de cet acte probablement criminel, aussi fou qu'inévitable – « Son crime fut sa seule parole. Le moyen unique qu'elle ait trouvé pour crier ce qu'elle pensait de tout cela » (GA 26) – et qui la place désormais « hors de n'importe quel groupe humain »; mais n'est-ce pas en définitive « ce qu'elle voulait. Être en dehors. Hors de. Ni au-dessus. Ni en dessous. Mais loin de. [...] Jouissance secrète » (GA 9)?

Ce dont elle a conscience, c'est, d'une part, que sa passion impossible pour un certain F. – il est né à Vichy, lui aussi pendant la Seconde Guerre, où son père était général, donc « du mauvais côté. Pour des raisons bien différentes, elle se savait, elle aussi, née du mauvais côté » (GA 26) – l'a aidée à prendre la mesure de son crime et à assumer pleinement cet acte qui « était davantage que [la destruction] des Pourpres-Balanes et une maison et la mer incendiées » (GA 33); d'autre part, que ce qu'elle cherchait en le perpétrant, c'était « plutôt un bouleversement total qui permette un renouveau »



(GA 37); enfin, que, sans l'incendie de l'océan « vécu comme un rituel sacrificiel et purificateur » (Renard 140), elle ne serait pas elle-même, que « le massacre des *abalones* et le refus de l'ordre flasque dont ils étaient le symbole [] » ont libérée. Sans cela, je n'aurais jamais découvert F., ni la passion de F. pour moi, ni ma passion pour F. Je n'aurais jamais rien soupçonné de ce que la vie réserve aux hommes » (GA 85). De fait, cet acte – « le plus important de sa vie » (GA 66) –, qui constitue une revanche et qu'elle doit vivre comme une fête – « sinon il aura été conçu en vain » (GA 73) –, devrait lui permettre « d'avoir une vie d'avant et une vie d'après », une nouvelle vie qu'elle compte bien aborder « avec gourmandise et avec soin » : « Cette fois, promet Louise, je serai attentive. À maintenir l'intensité de mon plaisir. À ne pas courir directement au désastre » (GA 73).

Cependant, en cette nuit du 24 au 25 décembre, retirée à « Taxco la mexicaine » qui, en délire, célèbre « la naissance du Juif qui sera crucifié » (GA 82), Louise Keil qui, depuis qu'elle est devenue « une femme criminelle » (GA 9), n'a cessé de vagabonder en Amérique latine – elle est passée d'Equateur en Colombie, puis au Pérou via le Guatemala, avant d'entreprendre ce voyage, qu'elle juge « suicidaire », au Mexique (GA 25) – se sent brusquement « au bout de tout espoir » (GA 45), souffrante « à l'extérieur et à l'intérieur », chassée « sans cesse et de partout » : « Peut-être est-ce la punition qu'endure le criminel », pense-t-elle (GA 15). Curieuse de savoir ce qui a pu briser « ce processus de bonheur que le crime avait inauguré », elle soupçonne que l'amour – qui « lui a mis un goût de mort sur les lèvres » (GA 15) – est ce qui la rend malheureuse et que c'est depuis le début de sa passion interdite pour F. qu'elle pleure. Mais n'est-ce pas précisément « parce que lui seul pouvait briser la violence dans laquelle elle s'était engagée avec son crime » qu'elle l'a choisi? Aussi, elle se dit que « peut-être que le bonheur qui lui venait de cette violence-là n'était, au fond, pas tolérable » (GA 25-26). Oui, constate-t-elle « avec son goût pour les catastrophes » (GA 84-85), « je mène une vie étrange »; et de se demander si « les autres ressentent [...] la même stupeur que moi devant leur destinée » (GA 90).

Les idées fixes d'auto-culpabilité, d'arrestation et de destruction – « Tous les bûchers jadis allumés [...] les images de ces êtres suppliciés au nom de n'importe quoi » (GA 76) – qui hantent l'esprit enflammé – « Son cerveau brûle » (GA 76) – de celle qui se définit comme une femme « ne cherch[ant] que son propre anéantissement » (GA 26) et qui, aujourd'hui, sent sa bouche s'imprégner de « la saveur amère de son anéantissement qui a commencé » (GA 92), peuplent irrémédiablement « son discours où le désir de s'autodétruire [...] semble plutôt l'emporter sur ses désirs de régénération ou d'ordre nouveau » (Renard 152). « Si tu savais de quoi je dégueule » (GA 92), confie-t-elle à l'Anglaise qui l'accompagne! À l'évidence, certains événements traumatiques vécus au cours de son adolescence – une période marquée par un « double ostracisme émanant d'une enfance meurtrie par le viol et d'une vie



singularisée par la judaïté » (Renard 137) – guident « cette marche inexorable vers le désastre » (Renard 153).

En cette aube du 25 décembre, tout comme une autre Keil qui, selon la grand-mère Liza, périt au Mexique, « noyée par le raz-de-marée qui avait succédé au tremblement de terre, par l'eau du Pacifique qui avait porté sa rage destructrice jusqu'au sommet de cette ville appelée Taxco » – une ville située, selon les guides touristiques, à mille six cent soixante mètres au-dessus du niveau de la mer –, « mais voilà, aussi haut se trouve l'homme, il n'échappera jamais au doigt vengeur de Dieu » (*SI* 47), Louise, sur le point de révéler « la solution » (*GA* 92) – le secret des Keil? –, est engloutie par l'« Océan incendié » qui, hurlant sa révolte, emporte tout sur son passage et dépose « ses sables vainqueurs dans la montagne possédée. Jusqu'à mon cœur qui l'attendait » (*GA* 94).

Le terrible secret des Keil, n'est-ce pas précisément ce que s'efforce de découvrir Léna Keil, une femme de nature inquiète – « Je suis toujours en mouvement » (*DI* 14) –, d'une bonne quarantaine d'années – « née à l'heure allemande » (*DI* 23) –, professeur de français et mère de deux enfants (Vladimir et Emilie⁵⁶), à qui « il est arrivé plus souvent qu'à son tour d'entretenir de mauvais rapports avec elle-même », qui avoue avoir en elle « quelqu'un qui pleure » – « J'ai mal, dit-elle, partout, comme si tout était cassé à l'intérieur, alors que rien n'est cassé, sinon ma tête, sinon ma mémoire » (*DI* 36) –; et, d'après son médecin, « ce qui importe, c'est de découvrir pourquoi » (*DI* 11).

« Femme désormais sans mémoire » (*DI* 10) à la suite d'un accident de la circulation, Léna Keil tente depuis deux ans, sous la conduite de son médecin psychanalyste Jean Louis – « Beau prétexte à un règlement de comptes avec soi-même et sa famille ainsi qu'à la reconstruction des liens perdus avec son passé » (Zbierska 2012, 83) –, d'un côté, de se remémorer les images du choc dont elle prétend n'avoir conservé aucun souvenir – « Il s'est passé quelque chose, mais quoi? » (*DI* 21); « c'est là, sans doute, qu'il s'est produit quelque chose d'épouvantable » (*DI* 40-41) –, de l'autre, de raconter *son* histoire afin, lui recommande le docteur Louis, de « trouver les causes de vos faiblesses » (*DI* 11). En effet, « je devrais retrouver quel acte ou quel événement majeur de mon existence a décidé que dorénavant, dans ma vie, il y aurait un “avant” et un “après” » (*DI* 17), dira-t-elle, consciente « qu'avec sa mémoire retrouvée un grand voile sera levé sur un passé d'ombres et de peines. Surtout, ce qui s'ouvrira alors devant elle risque de l'effrayer » (*DI* 80).

⁵⁶ Les enfants de Françoise Lalande s'appellent Thomas *Vladimir* Nicolas et Katia Marie *Emilie*.

Mais « comment retrouver des images dans sa tête? Et des mots pour les évoquer? » (DI 10) quand on a été élevée dans le silence et l'indifférence, quand on souffre de ne posséder aucune langue maternelle, rien qu'« une langue à n'employer qu'en cas d'urgence : le français » (DI 9). Car, confie Léna,

je n'ai pas de langue maternelle parce que ma mère m'a menti. Longtemps, j'ai cru que c'était le français, à tort, puisque dès l'enfance certains termes frappèrent mon oreille de leurs sonorités germaniques et chuintantes. /Quand ai-je compris la vérité? Quand ai-je pressenti ce que chaque membre de la famille cherchait à effacer? /Tard. Sans doute très tard. Je mûris lentement. Je ne découvre la réalité des choses que longtemps après l'avoir affrontée (DI 9).

Plus loin, la convalescente dira combien l'absence d'une langue maternelle lui porta et lui porte encore préjudice : « J'aurais aimé posséder comme les autres une langue, qui m'aurait donné l'assurance dont je suis dépourvue » (DI 20).

La vérité familiale que chaque membre de la tribu cherchait à taire – dès que la grand-mère Liza entamait une conversation en yiddish, elle était immédiatement interrompue par un « *schekket* » (*taisez-vous!*) du grand-père Johan –, Léna ne l'a découverte qu'à l'âge de raison : la judéité des siens, un sujet tabou pour tous ces adultes qui en avaient « assez d'être juifs » (DI 9 & 40). Toutefois, celle dont la mémoire ranime progressivement des images et des bribes du passé – « des souvenirs maintenus à l'ombre » (DI 51) – parvient petit à petit à pointer « ce qui est au centre même de son amnésie » (DI 16). Parmi ses maux les plus fréquents, Léna cite le fait d'aimer toujours deux hommes à la fois, de froncer les sourcils depuis le berceau et d'avoir peur des Allemands (DI 16), une phobie jamais surmontée et qu'elle a d'ailleurs transmise à son collègue et amant Daniel Heim avec lequel elle joue à se cacher des Allemands – « dans son lit [...] Le bonheur » (DI 20) –, comme elle le faisait autrefois avec sa cousine.

À la demande de son psychothérapeute qui se dit confiant qu'« à la fin, les éléments dispersés se rassembleront d'eux-mêmes » (DI 104), comprenant qu'elle doit cesser de se complaire dans son état souffreteux – « Des douleurs étaient enfouies, loin » (DI 45) –, qu'il lui faut coûte que coûte « aborder les obscurités de [s]on destin » (DI 46), Léna qui, au sortir de nuits cauchemardesques, se sent comme un « mollusque » « tant son ramollissement et son désir d'immobilité sont pressants » (DI 53), consentira finalement, d'une part, à raconter l'histoire de Daniel Heim et de Léna Keil, deux êtres en souffrance qui « cherchent à renouer avec ce que [leurs grands-mères respectives, Raquel et Liza] avaient voulu cacher, éteindre » (DI 68), d'autre part, à dénouer son « imbroglio sentimental » (DI, 98), partagée qu'elle est « entre deux hommes » (DI 128), ledit Daniel et Israël Winger, alias Serge – « Israël, cela faisait trop juif » (DI 100) –, un juriste progressiste sensible, entre autres causes, à celles du peuple palestinien et des Tamouls (DI 106-107). Il est vrai que le problème avec Léna qui « a toujours inventé une



grande partie de sa vie » et que « des rêves ont aidé à embellir un destin difficile », c'est qu'il lui arrive de se souvenir beaucoup mieux de ce qu'elle a imaginé que de ce qui lui est vraiment arrivé : « Toutes ces histoires font partie de sa vie, au même titre que ce qu'elle a vécu réellement. La fiction est la part la plus authentique de Léna. Parviendrait-elle à faire comprendre cela au médecin? » (DI 104).

En fin de compte, seule la chronique de sa vie sentimentale, et plus particulièrement la vérité sur sa relation avec Daniel, jusqu'au moment de l'accident dont elle fut victime – « cet instant refoulé au plus profond » (DI 109) – ainsi que « le récit effrayé de son malheur » (DI 171) – à savoir l'image retrouvée de son propre corps valsant en l'air à la sortie d'un colloque sur « Le grand amour » dont elle décrit, horrifiée, « l'hystérie meurtrière » (DI 173) – lui permettront, le visage « ravagé par la stupéfaction » et « les yeux hagards » (DI 175), de voir « autre chose », de recomposer la scène mystérieuse qui la terrorise chaque fois qu'elle y pense, et de décrypter l'énigmatique « rêve éveillé » (DI 21) qui la hante et la persécute : la chute de ce qu'elle croyait être une grande feuille couleur-tabac, en réalité un vêtement brun, large et mou, tombant de la fenêtre d'une maison bourgeoise flanquée de deux tours, en Allemagne, bien avant sa naissance. « Alors, d'une voix brisée par ce qu'elle vient de découvrir, elle raconte [...] le terrible secret des Keil » (DI 176) : la mort du jeune Jacob Keil, précipité dans le vide du haut de la synagogue de la Linderstrasse à Berlin, en mars 1891, en présence de sa fiancée enceinte – « crime ou accident, on ne le saurait jamais » (NSH 28) – et, dans cette atmosphère d'antisémitisme croissant, l'éclatement et la diaspora de la famille Keil. Au terme de cette « histoire d'une souffrance » (DI 195) qu'elle porte en elle depuis fort longtemps, Léna précise que son grand-père Johan, le fils de Jacob et de Miriam (connue sous l'appellation de Myriam-la-vieille [NSH 373]), épousa Liza dont la famille avait, elle aussi, dû quitter l'Allemagne, à la fin du XIX^e siècle, pour « un pays aux forêts sombres, au climat rude, un pays où les hommes et les femmes sont des êtres de silence, où on ne leur posera aucune question » et où, « les années passant, plus personne ne se rappellera leur histoire »; comme seul souvenir de cet épisode, les habitants appelleront « Chemin des Allemands »⁵⁷ la route étroite par laquelle « leurs nouveaux amis » étaient arrivés. Dans les Ardennes belges, les fugitifs tenteront tant bien que mal de survivre et de s'adapter. Ainsi, à la naissance de son fils Johan, « affaibli par l'accouchement, par la marche dévorante et par les souvenirs amers », Miriam « déclara que désormais : “Schekkett.” »; à Zelda et à Joël, les parents de Jacob, elle ordonna « de renoncer au yiddish et à la langue allemande »; quant à elle, elle apprendrait le français et le parlerait à son fils. « Un jour, dit-elle au nouveau-né, tu t'appelleras “Jean”. Tu prendras comme femme une fille du pays qui s'appellera “Marie”. Tu baptiseras les enfants qui te viendront d'elle. Tu perdras jusqu'à la mémoire de ton nom » (DI 193). Et Lalande de soupçonner que c'est peut-

⁵⁷ À Givet, en Ardennes, dans les bois de Senuc.



être « à partir de Myriam, dit-elle, que ma famille Keil est devenue cette tribu de plombés, de casse-plaisir, de tourne-la-page, de respire-peu et de bouge-encore-moins » (Devillers 118).

Comme elle le confiera au docteur Louis, sans doute est-ce le silence que les Keil se sont imposé depuis près d'un siècle sur leur identité juive qui déclencha en elle la parole libératrice; car « rien, murmure Léna, n'intrigue plus que le silence » (DI 196). Une Léna soudainement pleine de vitalité et de projets, parmi lesquels celui d'ouvrir les annuaires téléphoniques de tous les pays qu'elle visitera afin d'y dénicher d'autres Keil, ou celui de solliciter ce Dieu qu'elle rend responsable de tous les maux de la Terre, tel le crime incommensurable commis à Auschwitz par ses propres créatures. Elle dont le père « était passé à la moulinette de l'histoire » (DI 86), elle qui refuse l'oubli – « Ceux qui ont commis le pire sont responsables des maux actuels de cette planète » (DI 39) – et réclame justice – mais « une justice qui frappera les assassins, non leurs enfants. Sinon, on ne respirera plus jamais d'air pur » (DI 39) –, conçoit parfaitement « qu'après Auschwitz on soit dur, méfiant, agressif » (DI 92). Néanmoins, ne pouvant se résigner à ce que ceux qu'elle aime le soient eux aussi – « Il faut vivre avec tant de déchirures » (DI 92) –, Léna préfère tirer les leçons de sa douloureuse saga familiale, se dire guérie « de son désir d'amnésie. De son désir de méchanceté. De quoi encore? De tout ça, pense-t-elle, de tout ça! » (DI 198), ainsi que définitivement réconciliée avec son histoire et avec elle-même. Elle qui, avant son accident, ne s'était jamais autorisée à être heureuse en amour (DI 168) et préférerait « une vie grave » peut enfin réaliser son « désir d'une vie toute neuve, bien différente de l'autre » : devenir « un disciple d'Epicure » (DI 82) et savourer le « droit [...] à disposer d'elle-même » (DI 82-83). En vérité,

les siens, sous les tourments, avaient acquis l'orgueil de ceux que l'adversité ne terrassera plus jamais. En mouvement au cours des siècles passés, ils seraient en mouvement au cours des siècles futurs. Léna, misérable élément d'une vaste tribu, ne céderait pas davantage que les autres aux coups infligés par le destin. Au bout du chemin, elle aurait vécu une vie ardente (DI 136).

Épilogue

Au moment d'abandonner l'étrange embarcation qui flotte au large de Seattle, après avoir relu en silence la *Lettre à l'ami qui nous découvrira*, signée Léa, Lila, Julius Keil, et qui renferme la confession suivante : « *Nous avons vécu des amours douloureuses et heureuses, nécessaires, avant de rencontrer l'amour du monde* », l'enquêteur, comprenant que les sourires arborés par les trois passagers sont autant de « messages fraternels réservés à celui qui les déchiffrerait », se doit de conclure que « *Seul l'amour peut expliquer leur destinée* » (NSH 8). Aussi, sachant qu'il accomplira ce qui doit l'être, « *que nos cendres soient répandues sur l'océan où elles se mélangeront* », peut-il murmurer à l'intention de ses collègues en proie à des émotions de révolte et de douleur : « *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes* », une phrase qui, dans sa générosité, non seulement les apaise, mais les imprègne de « pensées bienveillantes » envers les passagers



du *Noé II* qui fraternellement se sont choisis une fin commune (NSH 425-426).

Assurément, le titre quelque peu énigmatique de ce roman polyphonique recèle à la fois la reconnaissance d'un deuil à surmonter et l'annonce d'une sérénité finalement recouvrée : « Dans le fond, pour une femme qui endure à vif la douleur du monde, je suis drôlement optimiste! » (Paque 13), indique Lalande qui confie par ailleurs que, bien que synonyme de douleur aiguë, l'acte d'écriture constitue l'outil qui lui permet d'enquêter sur ses origines et, partant, de se libérer d'elle-même, de ce qui la tourmente et la fait souffrir. Aussi, tout comme elle, ses personnages, eux aussi des « handicapés de l'amour », s'efforcent-ils de prendre leur destin en main, de s'engager sur la voie de ce que Paul Ricœur nomme une « mémoire apaisée » (Teklik 290), d'accepter la vie avec ses joies et ses peines pour mieux la dompter et la savourer, d'appriivoiser l'immense douleur qui les étreint afin de « retrouver l'aptitude au bonheur », condition *sine qua non* pour s'ouvrir au monde et aux autres. En fin de compte, tout un apprentissage à l'amour de l'humanité : « Place à la douceur. À la dignité humaine. L'homme choisit sa vie et sa mort. C'est mon testament de femme » (Paque 14).

« C'est vrai que j'aime assez, dans la construction de mes romans, que la boucle soit bouclée » (Lambert 319), déclarait Lalande à propos du *Gardien d'abalones*. De fait, que de chemin parcouru, serait-on tenté de dire, depuis l'incipit de ce premier roman : « Louise Keil cherche un lieu où gémir » (GA 9), une phrase troublante, mais tellement significative, car contenant deux éléments : la douleur et le nomadisme, qui marqueront de leur empreinte tout son cycle romanesque familial. Un cycle initiatique commencé au début de la décennie quatre-vingt et que l'écrivaine boucle de façon magistrale une trentaine d'années plus tard.

Finalement, tout au long de son cheminement, n'est-ce pas « cette merveilleuse et indépassable vérité littéraire » que Lalande nous fait découvrir : « les récits font reculer la mort et restituent à ceux qui les lisent ou qui les écoutent leur fraîcheur enfantine » (Lalande 2013, 99-100)?



Bibliographie

- Bajomée, Danielle (coord.). *Pierre Mertens l'Arpenteur*. Bruxelles : Editions Labor, Coll. Archives du futur, 1989.
- Bénit, André. « Françoise Lalande-Keil, mémorialiste de la shoah en Belgique : une “méchante” histoire familiale ». *Guerra y violencia en la literatura y en la historia*. Éd. Fernando Carmona Fernández y José Miguel García Cano. Universidad de Murcia / Museo de la Universidad de Murcia / Centro de Estudios del Próximo Oriente y la Antigüedad Tardía (Seminario Interdisciplinar Historia y Literatura, V), 2018 : 117-126.
- De Decker, Jacques, Outers, Jean-Luc et Verheggen, Jean-Pierre. « Françoise Lalande ». *Littérature au présent. Cinquante et un*. Éditions la Maison d'à côté, 2004 : 51-52.
- Devillers, Virginie (dir.). « Françoise Lalande ». *Passage d'écrivains à l'ULB. D Charles De Coster à Amélie Nothomb*. Bruxelles : ULBcréation, 2000 : 117-118.
- Lalande, Françoise. *Le gardien d'abalones*. Bruxelles : Éditions Jacques Antoine, Coll. Écrits du Nord, 1983.
- . *Cœur de fenetre*. Bruxelles : Éditions Jacques Antoine, Coll. Écrits du Nord, 1984.
- . « Le complexe d'Édipe et les écrivains de Belgique ». *Français 2000*, Bulletin trimestriel de la Société belge des professeurs de français, n° 109/110, juin 1986 : 19-30.
- . *Daniel ou Israël*. Paris : Acropole, 1987.
- . *Madame Rimbaud*. Paris : Presses de la Renaissance, 1987.
- . *Alma Mahler*. Paris : Actes Sud -Papiers, 1989.
- . *Jean-Jacques et le plaisir*. Paris : Belfond, 1993.
- . *Christian Dotremont, l'inventeur de Cobra. Une biographie*. Paris : Stock, 1998.
- . *L'impertinence comme poème*. Bruxelles : Éditions Quadri, 1999.
- . *Décortiqueur de mouches et vierges violées. Réponse aux propos diffamatoires et insultants de Guy Dotremont, Joseph Noiret, Didier Devillez*. Bruxelles : Ancrage, 2000.
- . *Noir*. Bruxelles : Ancrage, 2000.
- . *L'Homme qui aimait*. Bruxelles : Éditions Le Grand Miroir, Coll. La petite littérature, 2002.
- . *Moi aussi j'ai une histoire*. Bruxelles : Éditions Le Grand Miroir, 2003.
- . *Ils venaient du Nord*. Bruxelles : Éditions Le Grand Miroir, 2004.
- . « Petit Royaume, 14 février 2003 ». *Démocratie, j'écris ton nom. 25 auteurs belge mobilisent leur plume*. Éd. Hervé Broquet. Charleroi : Couleur livres, 2004 : 57-58.
- . *Dans les replis nocturnes de mon cœur*. Bruxelles : Éditions Luc Pire & Le Grand Miroir, 2005.
- . *Sentiments inavonables*. Bruxelles : Éditions Labor, Coll. Grand Espace Nord, 2006.
- . *Une Belge méchante*. Bruxelles : Éditions Le Grand Miroir, Coll. Essaifiction, 2007.



- . *La séduction des hommes tristes*. Avin : Éditions Luce Wilquin, 2010.
- . *Pierre Labaut*. Bruxelles : Éditions Fonds Mercator, 2011.
- . « Sarabande ». *Petites musiques de nuit*. Collectif. Waterloo : La Renaissance du livre & Grand miroir, 2012 : 23-26.
- . *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes*. Avin : Éditions Luce Wilquin, 2012.
- . « Une Occidentale en Orient ». *Francophonies d'Europe, du Maghreb et du Machrek. Littératures & libertés*. Dir. Marc Quaghebeur. Bruxelles : Peter Lang & Archives et Musée de la Littérature, Coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, 2013 : 99-102.
- . « La romaniste pousse la romancière dans le dos ». *Romanistes & romanciers. Actes du colloque organisé par l'Association des Romanistes Ulg* Éd. Daniel Charneux, Christian Delcourt et Janine Delcourt-Angélique. Liège : Les Editions de la province de Liège, 2014 : 129-133.
- . *Pourquoi cette puissance... Germain Nouveau*. Avin : Éditions Luce Wilquin, 2015. Lambert, Stéphane. « Françoise Lalande ». Interview par Stéphane Lambert. *Les rencontres du mercredi*. Bruxelles : Ancre rouge, 1999 : 303-322.
- Mertens, Pierre. *Terre d'asile*. Paris : Grasset, 1978.
- . *Perdre*. Paris : Fayard, 1984.
- Minon, Jean-Michel. « Françoise Lalande, interview par Jean-Michel Minon. Une complicité latine... ». *Dossier Conrad Detrez. Les Amis de l'Ardenne*, Revue trimestrielle, n°28, avril 2010 : 38-41.
- Paque, Jeannine. « Françoise Lalande et le devoir de résistance ». Interview par Jeannine Paque. *Le carnet et les instants*, n° 171, 2012 : 11-14.
- Renard, Marie-France. « Lecture » de *Le gardien d'abalones* de Françoise Lalande. Bruxelles : Editions Labor, Coll. Espace Nord, 1994 : 137-153.
- Teklik, Joanna. « Dans les méandres de la mémoire et de l'oubli. *Nous veillerons ensemble sur le sommeil des hommes* de Françoise Lalande », *Entre belgitude et postmodernité. Textes, thèmes et styles*. Dir. Marc Quaghebeur et Judyta Zbierska-Moscicka. Bruxelles : Peter Lang, Coll. Documents pour l'Histoire des Francophonies, vol 41, 2014 : 287-296.
- Van Rossom, Christophe. « Lecture » de *Madame Rimbaud* de Françoise Lalande. Bruxelles : Editions Labor, Coll. Espace Nord, 2000 : 311-329.
- Zbierska-Moscicka, Judyta. « Le voyage à travers l'histoire dans l'œuvre romanesque de Françoise Lalande ». *Studia Romanica Posnaniensia*, Vol. 39/1, 2012 : 81-88.
- Zbierska-Moscicka, Judyta. *Lieux de vie, lieux de sens. Le couple lieu/identité dans le roman belge contemporain. Rolin-Harpmann-Feyder-Lalande-Lamarche-Deltenre*. Frankfurt a Main : Peter Lang, Coll. Étude de linguistique, littérature et art, vol. 5, 2014.

